

# Les plages du CD : plages no 1 à 35

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Cahiers du Musée gruérien**

Band (Jahr): **4 (2003)**

PDF erstellt am: **24.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

# Les plages du CD

PLAGE N° 1

NOTRE CHÈRE GRUYÈRE

- TITRE: «Ô ma Gruyère»
- DESCRIPTIF: jeu radiophonique pour chœur, chœurs parlés et récitants; texte de Louis Blanc; présentation par l'abbé Charles Delamadeleine, directeur de l'Ecole secondaire commerciale de Bulle; chant: «Ma Mère» de Nicolas-Etienne Méhul (1763-1817); au piano, Cécile Luthy-Desbiolles, soliste: Jean Remy (?)
- LIEU ET DATES: émission régionale enregistrée à Bulle, au cinéma LUX, le 15 juin 1938; diffusée le 2 juillet 1938 et le 25 juillet 1938
- PARTICIPANTS: Chœur de l'Ecole secondaire de la Gruyère, direction André Corboz; chorale des professeurs de l'Ecole secondaire; récitants: élèves et professeurs
- DURÉE TOTALE: 78' (13 disques 78 tours); extrait: 1'57"



*Reportage photographique: les élèves de l'Ecole secondaire pendant les répétitions de «Ô ma Gruyère». Bulle, le 15 juin 1938 (pp. 54-55).*



Enregistrée à Bulle, le mercredi 15 juin 1938, *Ô ma Gruyère*, «cette évocation puissante de notre coin de terre»<sup>1</sup>, est un document fascinant puisqu'il nous propose une représentation de la Gruyère par des Gruériens eux-mêmes. «Quand elle chante son beau pays, l'Ecole secondaire de la Gruyère est vraiment à sa place et accomplit sa mission», affirme le directeur de l'école, l'abbé Charles Delamadeleine, dans son introduction. Louis Blanc, notaire à Bulle, signe le texte: sacré bon auteur à Paris par l'Académie française en 1936<sup>2</sup>, il assume son rôle d'auteur régional en vue.

Divisée en deux séquences – «Le Pays» et «Les Hommes» – *Ô ma Gruyère* multiplie les clichés: en premier lieu, le texte célèbre la beauté géographique de la Gruyère, le charme de ses montagnes, le pittoresque de ses villages, une Gruyère «constellée de chapelles» et d'églises, manifestant à la fois l'ardeur chrétienne des habitants et la présence de Dieu parmi les hommes. «C'est donc ce beau visage chrétien de la Gruyère que vous entreverrez ce soir, chers amis de partout et de chez nous.» La seconde partie du texte, «Les Hommes», évoque les habitants, les paysans, les artisans, les hôteliers. Il s'achève sur la promotion de l'Ecole secondaire envisagée comme lieu de formation professionnelle. Alternant récitations, chœurs parlés et chansons populaires<sup>3</sup>

1 *La Gruyère*, 18 juin 1938.

2 L'Académie française avait couronné d'un Prix de langue française l'ouvrage *Au Pays de Gruyère*, de Louis Blanc, illustré par des photos de Simon Glasson, en 1936.

3 Dix-sept chansons dont six de Bovet, quatre de Broquet, trois de Jaques-Dalcroze, une de Boller, Doret, Haug, Méhul (voir p. 12).

SAMEDI 2 JUILLET, A 20 HEURES  
 AU STUDIO DE LAUSANNE  
 (ENREGISTREMENT S. R. R.)

# LA GRUYÈRE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

## O ma Gruyère

Jeu radiophonique en deux parties avec chœurs parlés et chants, présenté par l'Ecole secondaire et commerciale de la Gruyère, à Bulle, sous la direction de M. André Corboz, professeur.

Il nous faut là-haut, à La Valsainte, le Paradis blanc des chartreux.

C'est la Gruyère qui se présente à vous, avec son visage souriant de jeunesse et dans son manteau de verdure et de fraîcheur. Voici d'abord le pays, dont les sommets bleus vous invitent et vous font signe de venir. Les clochettes y sonnent clair dans le calme du soir. Voici, dans la vallée, les villages qui se pressent autour de l'église, puis, sur les chemins de montagnes, les chapelles qui font à la Vierge un collier de perles blanches, et dans la plaine, les vieux châteaux dont les grands murs gardent les échos des joyeuses coraules et des vieilles chansons.

Enfin, voici les hommes du pays, gardiens des traditions chrétiennes et responsables de l'avenir. On voit briller la flamme du foyer d'où rayonne, plus pure encore, la clarté si douce de l'amour maternel. C'est du foyer que se lèvent, pour servir le pays, des paysans dignes de leur terre, des artisans qui aiment leur métier, des commerçants intègres, des magistrats vigilants, des prêtres dévoués et des moines qui prient pour nous.

l'émission doit permettre de mieux connaître «la vraie Gruyère», d'en «mieux aimer la splendeur visible et cachée». Et l'auditeur, par son écoute, est censé devenir un acteur d'un culte radiophonique rendu à la gloire de ce paradis terrestre: «Pour cette magnificence qu'il a semée à pleines mains, vous aurez rendu gloire à Dieu.»<sup>4</sup>

Annoncée à quatre reprises dans *La Gruyère*, diffusée le 2 juillet 1938 – elle le sera une seconde fois le 25 juillet – cette émission fait l'objet d'un compte-rendu dans *La Gruyère* et dans *Le Fribourgeois* du 5 juillet 1938: «Ils furent extrêmement nombreux ceux qui, à l'écoute, entendirent déclamer avec foi, vigueur et patriotisme par cette belle jeunesse, les sentiments tour à tour poétiques et martiaux, inspirés par l'amour du pays, le don de soi, la volonté de suivre dans le progrès, la saine lignée ancestrale.»<sup>5</sup>

SR

«Le Radio», N° 794,  
 du 26 juin au 2 juillet 1938.

4 Cinq citations extraites de l'introduction radiophonique faite par l'abbé Delamadeleine.

5 Nos remerciements à Robert Wohlfender, Joseph Seydoux, Marcel Giller et Joseph Remy, tous élèves à l'Ecole secondaire en 1938, pour leurs précieux renseignements.

## PLAGE N° 2

**UNE PROMOTION  
DE L'ÉCOLE SECONDAIRE**

- TITRE: «Ô ma Gruyère»
- DESCRIPTIF: texte de Louis Blanc, voir page 1; chant (extrait): «La Chanson de Morat» (1926), musique de Joseph Bovet, texte de Gonzague de Reynold, par le chœur de l'Ecole secondaire; direction André Corboz; au piano, Cécile Luthy-Desbiolles
- DURÉE TOTALE: 78' (13 disques); extrait: 2'21"

Dans la seconde partie de *Ô ma Gruyère*, intitulée «Les Hommes», Louis Blanc dresse le portrait des habitants de la Gruyère: il célèbre les durs travaux ancestraux des paysans, le labeur industriel des commerçants, des hôteliers, des notaires, des employés de banque, le solide talent des artisans. Peu d'ouvriers dans cette Gruyère mythique, plus rêvée que réelle. Comment pérenniser ces belles dispositions au sein d'une population aux vertus intactes? En dotant les jeunes Gruériens d'une formation telle que la dispense l'école secondaire! Le final du jeu radiophonique se lance dans la célébration de l'institution envisagée comme formatrice, chrétienne et patriote.

Cette même idée d'une école participant au «bricolage identitaire»<sup>6</sup> du particularisme gruérien est assumée dans le rapport 1938 de la direction de l'école: «C'est pour la Gruyère que l'Ecole secondaire existe. Voici que nos 131 garçons nous arrivent, entre 13 et 17 ans (...) de tous les coins du pays, 60 de Bulle et 71 de 21 de nos villages. Ils représentent (...) tous les milieux: 19 sont fils de paysans, 19 ont des parents qui exercent une profession libérale, 25 sont fils de commerçants, 65 sont des enfants de travailleurs manuels. (...) Sur 131 élèves, 47 sont inscrits dans la section industrielle, 39 en littéraire, 45 en commerciale.»<sup>7</sup> Fondée en 1854-1855, l'Ecole secondaire compte, en 1938, sept professeurs

6 CRETIAZ, Bernard: «Nouveaux bricolages d'altitude. Fin, commencement et épuisement des Alpes», in MARCHAL, P. Guy et MATTIOLI, Aram: *La Suisse imaginée*, Zurich, 1992, p. 51.

7 *Rapport de la Direction, Ecole secondaire et commerciale de la Gruyère*, Catalogue des élèves qui ont fréquenté les classes pendant l'année 1937-1938, Bulle, 1938, p. 2.

dont cinq titulaires – l'abbé Charles Delamadeleine, directeur et professeur, Alexandre Borcard, André Barras, Romain Monnard, André Corboz – et deux auxiliaires, Louis Maillard et Marcel Moret. Elle occupe le bâtiment situé à l'angle de la rue Nicolas-Glasson et de la rue de Vevey – aujourd'hui, rue de Vevey N° 14. SR

*André Corboz (1911-1971). Bulle, 1952.*



**PLAGE N° 3**  
**LA MONTAGNE,**  
**C'EST MON RÊVE**

- TITRE: «En Gruyère»
- DESCRIPTIF: jeu radiophonique de Louis Blanc en trois tableaux: «La montée à l'alpage», «La vie au chalet», «La Bénichon à Gruyères»
- LIEU ET DATES: émission «La Radio à l'école», enregistrée le 9 avril 1937 en studio; diffusée le 14 avril 1937.
- PARTICIPANTS: acteurs du radio-théâtre; chant (extrait): «La Poya» de Joseph Bovet par le Groupe choral fribourgeois, direction Joseph Bovet
- DURÉE TOTALE: 31'54; extrait monté: 2'37"

Cet enregistrement date de 1937. Il s'agit du plus ancien document répertorié à ce jour dans les archives RSR concernant la Gruyère. Entre 1922 et 1935, les studios de Lausanne et de Genève font essentiellement du direct car la technique d'enregistrement demeure lourde et coûteuse. De plus, en Suisse, avant 1935, la radio n'est pas un média de masse: le nombre de concessions atteint 356866 à fin 1934, s'accroissant de 50000 concessions annuelles, en moyenne, jusqu'en 1945.

Si, dès 1931, l'enregistrement sur disques en résine permet le différé, il connaît des débuts timides. A partir de 1935, des voitures-reportages, équipées d'un double graveur à disques se mettent à sillonner la Suisse romande: ces enregistrements – en studio ou sur le terrain – constituent progressivement un véritable patrimoine sonore. Entre 1937 et 1956-1957, ce ne sont pas moins de 85000 disques 78 t qui sont accumulés dans les Archives RSR<sup>8</sup>. A mesure que la radio se développe, autorités politiques, responsables des programmes, élites

<sup>8</sup> Entre 1951 et 1957, les disques sont progressivement remplacés par les bandes magnétiques.

culturelles et artistiques considèrent qu'elle doit, elle aussi, faire son devoir et justifier l'engouement qu'elle suscite en participant à l'édification du peuple, des adultes – hommes et femmes – comme des plus jeunes.

*En Gruyère* illustre la mission éducative<sup>9</sup> dont fut chargée la radio. Le texte de Louis Blanc, notaire à Bulle, comporte trois tableaux: «La Poya», «Au Chalet», «La Bénichon». Jouée en studio par des acteurs, comme du radio-théâtre, l'émission a pour objectif de familiariser les jeunes Romands à la vie pastorale des armaillis. Mais à côté de quelques jolies formules – «Le troupeau s'ennuie sur les pavés de Bulle» – le texte de Louis Blanc permet une réflexion plus approfondie.

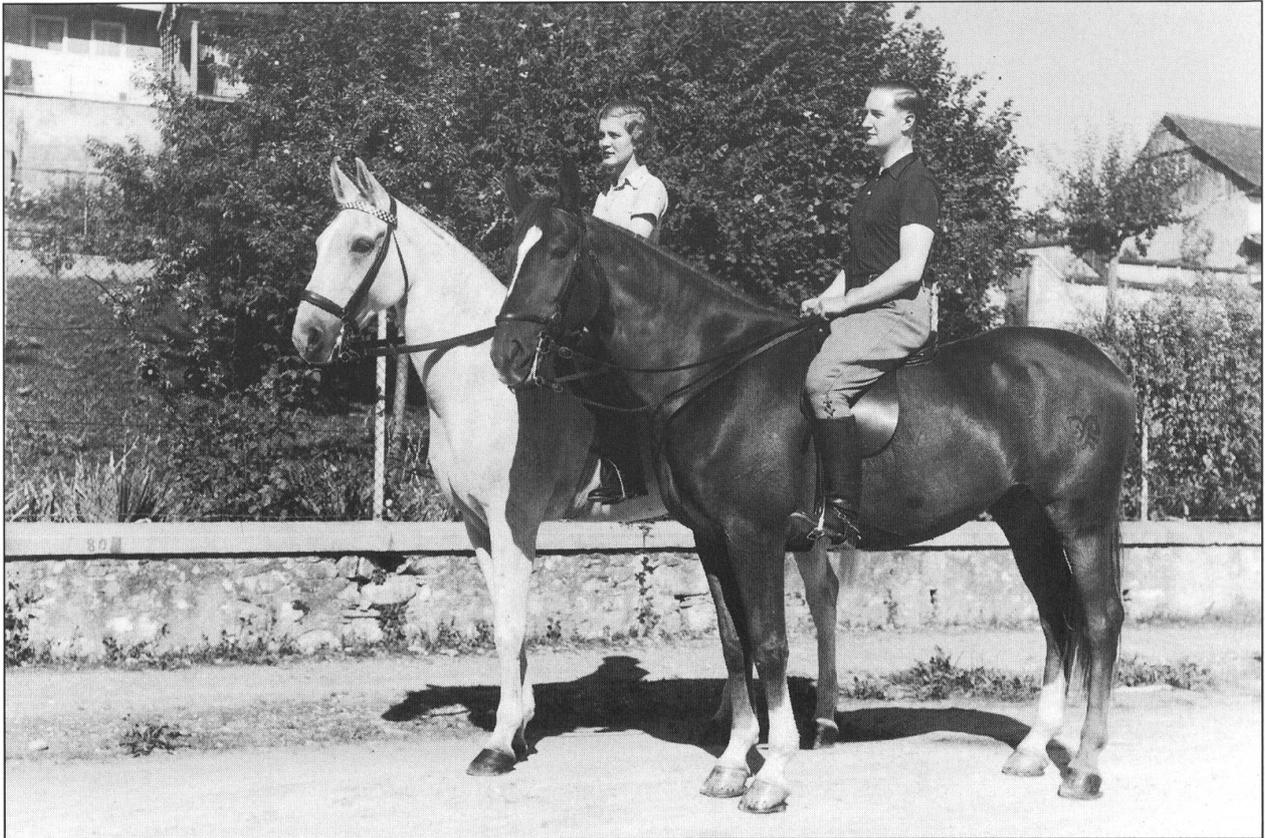
Dans le premier tableau, «La Poya», l'auteur met en scène un notaire bullois et le personnel de bureau qui attendent avec impatience le passage d'Oscar l'armailli, de son troupeau et du train de chalet. La nostalgie s'empare du notaire, confiné à son étude et à ses hypothèques. «Quelle chance il a!» dit-il en pensant à son ami qui, pour plusieurs mois, se réfugie à la montagne. Puis il fustige le modernisme qui va à l'encontre des mœurs ancestrales.

Dans le deuxième tableau, «Au Chalet», le notaire, sa fille et quelques amis s'en vont sur l'alpe, rendre visite à Oscar. La vie décrite y est idyllique: une cellule sociale autonome, immuable et hors du temps mène une existence rude mais saine, pénible mais noble, astreignante mais respectueuse d'un ordre naturel que la modernité n'a pas corrompu.

Dans le troisième tableau, Louis Blanc décrit une bénichon à Gruyères. Partis de Bulle, le notaire, sa fille et son clerc parviennent aux portes de la ville. Alors que les deux jeunes gens se plaignent de l'effort, le notaire leur dit: «Vous ne savez plus marcher depuis que vous allez tout le temps en automobile!» Retraçant l'histoire des comtes de Gruyère, il résume la période fribourgeoise (de 1555 à nos jours!) d'une façon pour le moins abrupte: «Depuis lors [le départ de Michel], l'histoire est terne. Ce sont les baillis fribourgeois qui habitent le château. Mais les Gruériens restent un petit peuple très indépendant attachés à leurs terres et à leurs traditions.»

S'agit-il d'accents passésistes d'une société brutalement confrontée à la modernité? Ou bien plutôt une résistance active, utilisant les innovations techniques – la radio – pour crier plus fort et plus loin, un bonheur perdu partout

<sup>9</sup> Le 28 octobre 1930 est diffusée sur les ondes de Radio-Berne la première émission radio-scolaire, sur l'initiative de Kurt Schenker, directeur du studio et de Hans Gilomen, maître de gymnase à Berne. Le 28 septembre 1933 est créée la Commission centrale des émissions radio-scolaires, chargée de les superviser au niveau suisse. Chaque région linguistique développe sa structure sous la forme d'une commission de production qui choisit les textes, définit les émissions et leurs limites. Ces émissions radio-scolaires seront supprimées en 1969. A ce sujet, consulter DRACK, Markus, et alii: *La radio et la télévision en Suisse. Histoire de la Société suisse de radiodiffusion SSR jusqu'en 1958*, Baden, Hier + Jetzt, 2000, p. 81.



*Le notaire Louis Blanc et son épouse.  
Bulle, 1933.*

ailleurs? Sans doute, faut-il envisager les deux hypothèses conjointement. Louis Blanc, en ce sens, peut être considéré comme un écrivain régionaliste: faire apprécier les us et coutumes de sa région en les donnant à admirer au plus grand nombre. Comme si l'ouverture au monde à travers la radio visait à célébrer une culture autarcique, un mode de vie fermé sur lui-même.

Ce document de 1937 constitue une excellente illustration du terreau fécond que trouvera la doctrine officielle de la Défense nationale spirituelle promulguée le 9 décembre 1938 par arrêté fédéral: l'esprit de la défense en précède la lettre.

SR

## PLAGE N° 4

## LE PAYS SELON JOSEPH BOVET

- TITRE: «Les Scènes fribourgeoises à l'Expo de 1939»
- DESCRIPTIF: interview de l'abbé Joseph Bovet par Benjamin Romieux
- LIEU ET DATE: entretien enregistré au studio de Berne, le 12 juillet 1939
- DURÉE TOTALE: 6'01; extrait monté: 1'53"

Interviewé par Benjamin Romieux, l'abbé Joseph Bovet présente les *Scènes fribourgeoises*, spectacle officiel du canton de Fribourg à l'Exposition nationale de Zurich en 1939. A l'évidence, à l'écoute du débit régulier des réponses, celles-ci ont été écrites et le musicien se contente de lire son document enlevant toute spontanéité au dialogue. Bovet explique le spectacle qu'il donnera les 22 et 23 juillet 1939 sur la scène de l'Exposition nationale. Un festspiel qui est, en réalité, une reprise de nombreuses scènes de *Mon Pays*, ce festival monté à l'occasion du Tir fédéral de Fribourg en 1934.

Au lendemain de ces représentations zurichoises des *Scènes fribourgeoises*, *La Gruyère* ne tarit pas d'éloges pour ce spectacle appelé à symboliser le canton devant la Suisse rassemblée dans l'enceinte de la Landi: «Cette superbe évocation de la vie fribourgeoise dans toutes les formes de son activité était le fruit d'un labeur intense accompli dans tous les districts et l'on peut dire en résumé de l'éclatant triomphe obtenu à Zurich: Fribourg a porté haut et ferme ses couleurs.» Le journal évoque les 24 tableaux, «vraies merveilles de sincérité et de couleurs, représentant avec une fidélité rare les travaux, les soucis et les espoirs du pays de Fribourg. Le spectacle commence et finit par une démonstration vibrante de l'unité cantonale et le chœur final *Notre Suisse* est une prière patriotique en admirable apothéose. Si



J. Bovet et Benjamin Romieux,  
Lausanne, 1939.

une bonne partie de ces évocations nous sont connues, elles furent pour les Zurichois une révélation savoureuse dont ils apprécèrent la signification et le charme profonds. Les paroles, la musique, la vie et les couleurs formaient un tout à l'attrait puissant, irrésistible, et ces deux soirées resteront au nombre de celles qui auront marqué à l'Exposition nationale.<sup>10</sup> Si le spectacle prend des allures patriotiques éthérées, l'organisation avait bien les pieds sur terre. Joseph Bovet et Jo Baeriswyl, son metteur en scène attiré, ont remué ciel et terre pour rassembler quelque 500 chanteurs et figurants, emmenés par trains spéciaux jusqu'à Zurich. Un troupeau de vaches gruériennes fera même le déplacement<sup>11</sup>.

Quant au contenu de cette fresque théâtre-musicale, il est à l'image de *Mon Pays*, monumental et baroque. C'est un spectacle total, porté par l'esprit de la Défense spirituelle: le «portrait d'un canton emmuré dans son espace, figé dans sa ruralité. Où le passage du troupeau sur scène constitue l'apothéose d'une mise en scène virgilienne.»<sup>12</sup>

Avec ce spectacle, Joseph Bovet propose une visite de l'imaginaire fribourgeois. Car un tel festspiel est un univers de symboles et de stéréotypes. Et dans la mesure où ces *Scènes fribourgeoises* avaient pour but d'offrir un portrait officiel du canton – «Bovet explique que ces tableaux doivent présenter le pays de Fribourg dans sa vérité» – elles permettent une intéressante radiographie de l'identité cantonale.

Les fêtes de Zurich – après les représentations, les Fribourgeois défilent en cortège à travers la ville – marquent l'apogée de la popularité de l'abbé Bovet. Ces quelques jours témoignent de son extraordinaire popularité dans toute la Suisse, laquelle grandira encore durant la mobilisation. A la sortie de la Seconde Guerre, un «sondage» publié par un quotidien alémanique le place en deuxième position dans l'affection des Suisses, juste derrière le général Guisan. PB

<sup>10</sup> *La Gruyère*, 25 juillet 1939.

<sup>11</sup> BORCARD, Patrice: *Joseph Bovet. Itinéraire d'un abbé chantant*, p. 214.

<sup>12</sup> BORCARD, Patrice: «Les festivals de l'abbé Bovet ou l'histoire réinventée», in *Annales fribourgeoises*, tome LIX, 1990/1991, pp. 129-140.

PLAGE N° 5

JOSEPH BOVET ET SA MÈRE

- TITRE: Joseph Bovet chante «Le chant de ma mère»
- DESCRIPTIF: disque enregistré à Milan
- LIEU ET DATE: Milan, octobre 1927
- DURÉE TOTALE: 2'12"; extrait: 1'11"

Rare enregistrement que celui qui donne à entendre l'abbé Joseph Bovet interprétant en soliste l'une de ses propres compositions. Et pas n'importe laquelle puisqu'il s'agit du *Chant de ma mère*, une pièce que le compositeur affectionnait comme il vénérât la personne à laquelle l'œuvre est dédiée.

Ce disque a été enregistré par l'abbé Bovet, en octobre 1927, sur un 78 tours, durant un voyage de la Maîtrise de Saint-Nicolas et du Groupe choral fribourgeois à Milan où les ensembles avaient l'intention de faire graver plusieurs pièces de leur répertoire. L'abbé Bovet a profité de l'occasion pour enregistrer en soliste une de ses compositions: *Le Chant de ma mère*. Une seule autre pièce fera l'objet d'un même traitement: *Rêver*, sur un disque Polydor.

*Le Chant de ma mère* figure sur un disque de la marque *His master's voice* (*La Voix de son maître*), au dos duquel se trouve une version de *Le calme du soir*, interprétée par le Groupe choral fribourgeois, accompagné par des membres de l'Orchestre de la Scala de Milan.



*Le Chant de ma mère* occupe une place particulière dans l'œuvre de Joseph Bovet. Deux pièces ont été écrites en l'honneur de sa mère, qu'il ne faisait interpréter qu'avec parcimonie par ses ensembles. Par respect pour cette femme à laquelle il vouait un culte bien particulier. Au décès du compositeur, en février 1951, lorsque le corps du défunt abbé est exposé dans la chapelle de l'Université de Fribourg, le Chœur de la cathédrale interprétera d'ailleurs *Quand ma mère chantait*, l'œuvre qui répond en écho au *Chant de ma mère*. Ce dernier a été publié dans le recueil *Les chants du terroir*, en 1943.

On n'écoute pas cet enregistrement sans émotion. Sobrement accompagné par le piano, le compositeur chante d'une façon qui peut surprendre les oreilles actuelles, habituées à des styles moins ampoulés! D'ordinaire rocailleuse et chargée d'un fort accent gruérien, la voix de l'abbé Bovet – il est alors âgé de 48 ans – se veut plus raffinée pour immortaliser cette belle partition, pleine de nostalgie et de tendresse.

PB

Joseph Bovet (1879-1951), 1934.



## PLAGE N° 6

LE CHOCOLAT AU SERVICE  
DU PAYS

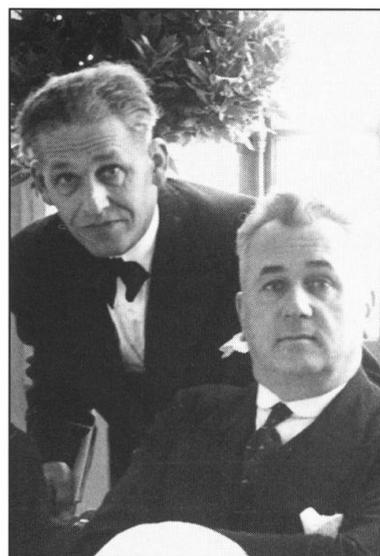
- TITRE: «Le chocolat et l'essor de la Gruyère»
- DESCRIPTIF: causerie radiophonique de Daniel Peter, directeur de la chocolaterie de Broc
- LIEU ET DATE: émission régionale enregistrée le samedi 24 juin 1939 à l'Hôtel de Ville de Bulle
- DURÉE TOTALE: 6'16"; extrait monté: 2'55"

«Cette manifestation destinée à faire mieux connaître et apprécier le pays de Gruyère se déroulera samedi et dimanche, à l'Hôtel de Ville de Bulle. (...) Samedi matin seront enregistrés l'École secondaire de la Gruyère, la VI<sup>e</sup> classe des filles de Bulle ainsi que deux exposés individuels: «Le bois en Gruyère» (M. L. Despond); «Le ski en Gruyère» (M. A. Sterchi). L'après-midi passeront: «Le chocolat et l'essor de la Gruyère» (M. Peter, Broc); «Le patois en Gruyère» (M. F. Ruffieux) [et] des soli de MM. Ackermann et Benoît Rime.»

*Le Fribourgeois*, 22 juin 1939

En début d'après-midi, ce 24 juin 1939, les techniciens de la radio enregistrent la causerie d'un des hérauts de l'industrie locale, Daniel Peter (1894-1994). Directeur de la fabrique Nestlé de Broc de 1928 à 1929 puis de 1936 à 1956, cet entrepreneur appartient à la troisième génération d'une véritable dynastie de chocolatiers. Son grand-père, Daniel Peter «senior», l'inventeur du chocolat au lait (1875), avait épousé la fille de François-Louis Cailler, le père fondateur des Chocolats Cailler.

Sur les ondes, Daniel Peter met en relief le rôle joué par l'industrie du chocolat dans le développement de la Gruyère. Il présente Nestlé Broc comme une entreprise



Daniel Peter (à gauche).  
Inauguration du buste d'Alexandre  
Cailler, Broc, le 30 avril 1938.

13 FASEL, Sylvie et GREMAUD, Michel:  
*Cent ans de chocolat à la Fabrique  
 de Broc – Tradition Cailler et moder-  
 nité Nestlé*, Nestlé, Vevey, 1998,  
 p. 47.

modèle: «Nous pourrions nous contenter aujourd'hui d'un personnel extrêmement restreint (...). Un effectif de 150 à 200 personnes nous suffirait amplement alors que nous en occupons près de 700. Nous devons donc savoir gré aux dirigeants de la société d'avoir consenti à maintenir cet effectif, en adoptant la fabrication d'articles à rendement minime dont le coût est élevé, puisqu'ils font moins appel aux machines qu'aux exécutions manuelles.»

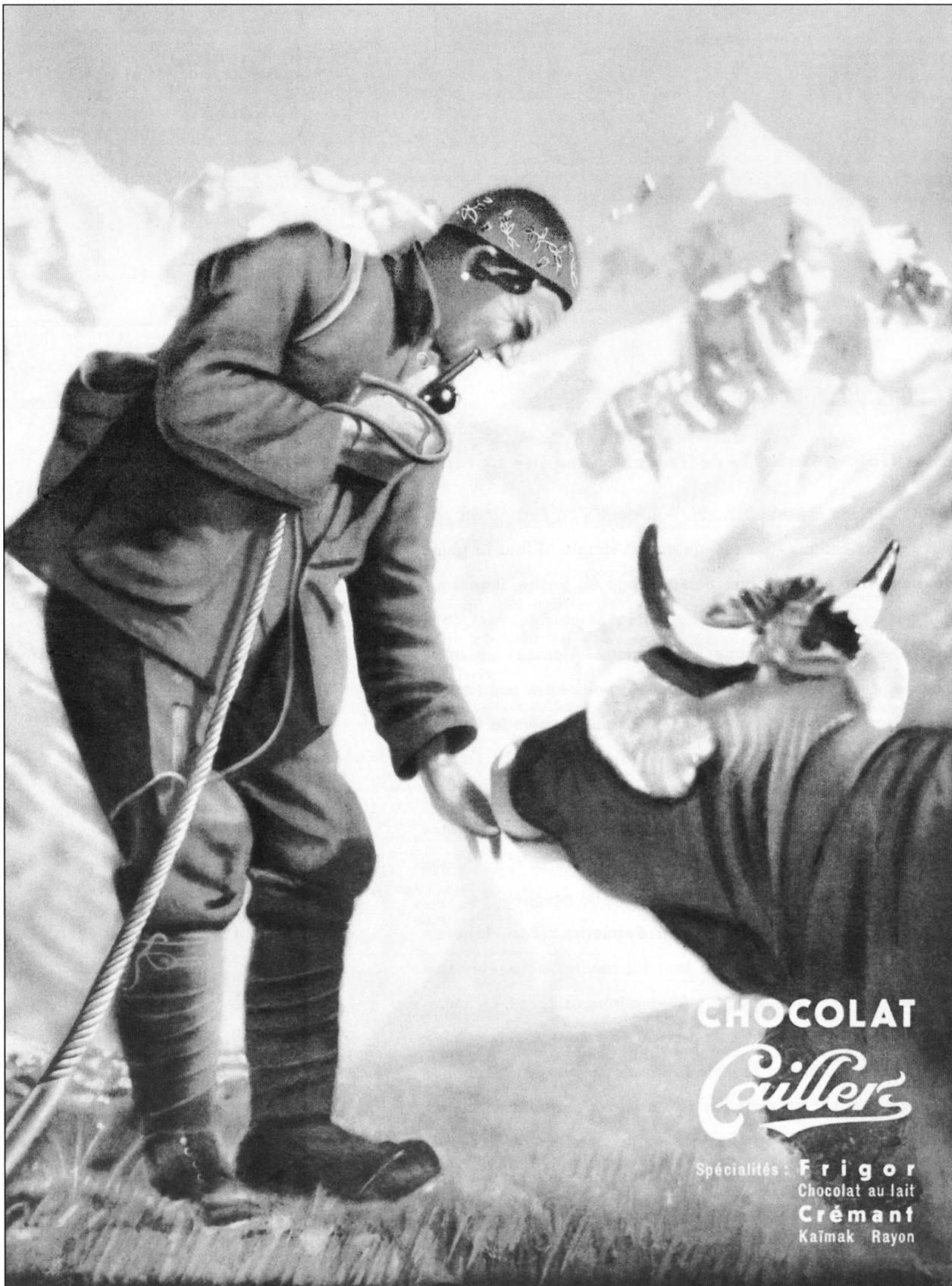
Cette stratégie de l'emploi serait «une contribution désintéressée» de la direction pour combattre la «plaie sociale» du chômage. Ce que Daniel Peter omet de mentionner, c'est qu'en 1919, la fabrique de Broc employait 2000 personnes, soit 1300 de plus qu'en 1939. A la fin de la Seconde Guerre mondiale, les effectifs seront réduits à 538 ouvriers et 36 employés<sup>13</sup>.

Pourquoi la fabrique de Broc ressent-elle le besoin de s'ériger en modèle de responsabilité sociale? L'Europe des années 1930 est caractérisée par la montée en puissance de deux extrêmes, le «péril rouge» et la «peste brune». En Suisse, les partenaires sociaux signent la Paix du travail en 1937. La même année, les dirigeants de Broc accordent pour la première fois des congés payés à leurs employés: dans un contexte inquiétant, patronat et syndicats font front commun. L'économie suisse serre les rangs.

CM

*L'atelier d'emballage de la chocolaterie de Broc, vers 1930.*





Réclame pour le chocolat Cailler. «Le Radio» N° 793, semaine du 19 au 25 juin 1938, parue le vendredi 17 juin 1938.

## PLAGE N° 7

COMMENT ON BRISAIT  
LA GLACE NATURELLE

- TITRE: «Le débitage de la glace à Bulle»
- DESCRIPTIF: reportage de Marcel Suès sur l'extraction de la glace naturelle
- LIEU ET DATE: enregistré au bord d'un étang à Bulle, le 4 janvier 1940; diffusé le 27 février 1940
- DURÉE TOTALE: 4'42"; extrait monté: 2'30"

**14** Louis Blanc (1905-1986), docteur en droit, notaire, vice-président du Tribunal de la Gruyère, auteur de plusieurs ouvrages, fut entre autres correspondant gruérien (1935-1949) de la *Tribune de Lausanne*, administrateur de la distillerie Jules Blanc, à Bulle, et a présidé le conseil d'administration de la Brasserie Beaugard.

**15** Ouverte en 1883, la Brasserie Beaugard forma en 1970, notamment avec sa concurrente Cardinal, la holding Sibra, qui fut absorbée par Feldschlösschen en 1991, puis par Carlsberg en 2001. Dès 1972, Sibra sacrifia ses marques, dont la Beaugard, au profit de la seule Cardinal.

Hiver 1939, «quelque part en Suisse romande»... Nous sommes en réalité à Bulle, au bord de l'étang qui se situait à l'orée de la forêt de Bouleyres. Juriste de formation, le reporter Marcel Suès, alias Squibbs, interroge son ami le notaire Louis Blanc<sup>14</sup>, directeur du dépôt bullois de la Brasserie Beaugard<sup>15</sup>. Ces deux notables expliquent aux «chers auditeurs» comment les brasseurs se procurent la glace naturelle qui tiendra la bière au frais.



*Reportage photographique: le débitage de la glace à l'étang de Bouleyres. Bulle, vers 1935 (pp. 69-70).*



En raison de la mobilisation générale de l'armée, l'entreprise manque de bras pour prélever son lot de glace. Voilà pourquoi des soldats sont appelés en renfort, dans un élan de cohésion nationale rendue nécessaire pour faire face aux périls du dehors. «La troupe» seconde ainsi des ouvriers qui portent aussi bien des tonneaux de bière que des blocs de glace<sup>16</sup>.

Mine de rien, c'est une Suisse immuable, mais ouverte aux innovations, que la radio des années de guerre met sur le devant de la scène. Dans ce mélange de tradition et de modernité, il y a quelque chose de rassurant pour les

**16** Beaugard produisait au début du siècle dernier quatre fois plus que Cardinal, avec 140 employés en 1938. Son usine de la rue de la Carrière, à Fribourg, à l'ombre de l'église Saint-Pierre, resta en fonction jusqu'en 1984. Les cuves ont cédé la place à l'actuel complexe Beaugard-Centre.

17 Paul Page, par exemple, fut durant trente-trois ans au service de Beauregard, à Fribourg: «Des années pénibles, toujours au chaud devant les cuves, toujours au froid près de la machine à glace.» Voir ZURCHER, Claude: «Quand l'histoire se répète: souvenirs de la Brasserie Beauregard», in *Pro Fribourg*, N° 114, 1997, p. 14. Nous en profitons pour remercier les personnes suivantes pour leur aide précieuse: Paul et Adèle Page, à Fribourg, Marie-Paule Gougler, à Broc, Jean Genilloud, à Bulle, Auguste Barras, à Bulle, et Jean-Claude Blanc, à Buchillon (VD).

18 Le dépôt bullois se situait à la «villa Beauregard», au bas de la Rieta, où Louis Blanc tenait son étude. Le hangar et son quai de chargement sont aujourd'hui vides. Le notaire en avait hérité à la mort de son père (1930), également prénommé Louis et associé de Collaud, brasseur qui fut avalée par Beauregard en 1897.

auditeurs en ces heures d'incertitude. Durant les premiers mois du conflit, imprégnés par la Défense nationale spirituelle, les reporters se prennent volontiers pour les instituteurs de la patrie. La leçon du jour: «Comment nos brasseurs s'y prennent-ils pour livrer à leur clientèle, les cafetiers de tout le pays, de la bière fraîche?» Il leur faut de la glace, qu'il est possible de fabriquer (c'est le cas à Fribourg à ce moment-là<sup>17</sup>) ou d'aller chercher dans la nature. D'où la conclusion de Squibbs en fin d'émission: «C'est ainsi qu'on découpe, partout en Suisse, la glace naturelle.»

Entre ces deux parenthèses, Louis Blanc, jeune directeur de 34 ans, a eu le temps d'expliquer comment la glace, dès qu'elle atteint 15 à 16 cm d'épaisseur, est sciée à l'équerre, en blocs rectangulaires de 40 ou 60 cm. Et de décrire comment ces barres glacées sont sorties de l'eau au moyen de perches et de pinces, puis chargées sur des camions ou des luges à chevaux et emmenées au dépôt<sup>18</sup> où elles sont stockées dans des glaciers à la pointe du progrès. «Nous [y] entreposons chaque hiver 1500 m<sup>3</sup> de glace, ce qui nous permet de servir notre clientèle jusqu'à l'hiver suivant.» De son côté, le speaker donne à voir ce qu'il a sous les yeux pendant que son micro fait entendre le labeur de ces hommes venus du froid.

La scène se déroule, rappelons-le, à l'étang gelé de Bouleyres, propriété de Beauregard. Un hiver sur deux, en alternance avec Cardinal, la brasserie pouvait aussi «lever la glace» à la piscine de Bulle. Quant à l'étang du Verdel et à son cabanon, en pleine nature à l'époque, ils remplissaient une fonction d'agrément pour la famille Blanc qui en était propriétaire.

Il faut savoir que la glace naturelle utilisée pour les denrées alimentaires a progressivement disparu de l'industrie à mesure que se développaient les techniques de refroidissement artificiel, basées sur la variation du volume des gaz. C'est en 1876 que la chaîne du froid pris vraiment son essor grâce au *Frigorifique*, un cargo qui transportait de la viande d'Argentine en France dans des chambres à basse température. S'agissant de la bière, les barres de glace fondirent durant l'après-guerre et s'effacèrent devant les réfrigérateurs. Mais les blocs de glace n'ont pas complètement disparu, en particulier dans les pays chauds.

SJ

## PLAGE N° 8

## LE FLAIR

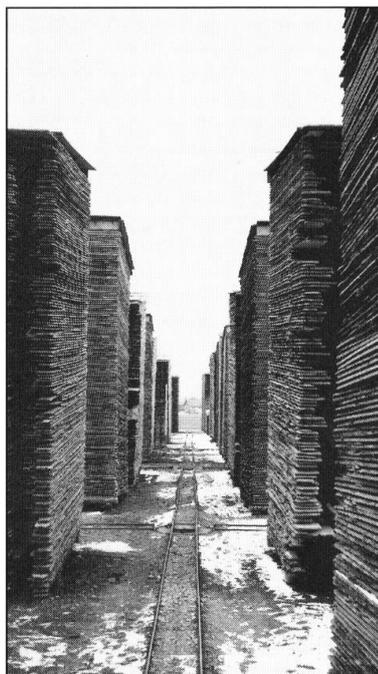
## DU « SELF - MADE MAN »

- TITRE: «L'industrie du bois dans la Gruyère»
- DESCRIPTIF: causerie de Lucien Despond, industriel à Bulle
- LIEU ET DATE: émission régionale enregistrée à Bulle, à l'Hôtel de Ville, le 24 juin 1939
- DURÉE TOTALE: 7'06"; extrait monté: 1'53"

Cette causerie s'inscrit dans une série de reportages organisés par Radio-Lausanne les 24 et 25 juin 1939, «destinés à faire mieux connaître et apprécier le pays de Gruyère», comme l'expliquent les journaux locaux à la veille de l'enregistrement. Série qui tombe peu avant le déclenchement des hostilités de la Seconde Guerre mondiale, dans un contexte de Défense nationale spirituelle, propice au repli sur les traditions helvétiques et à la mise en évidence de l'esprit besogneux de ses habitants.

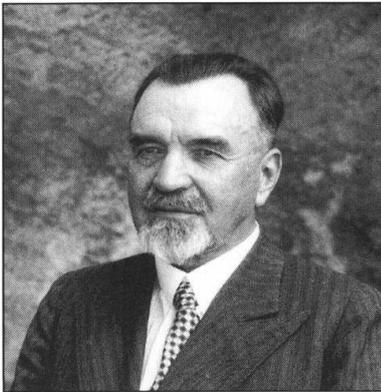
A l'époque, l'industrie du bois représente l'un des secteurs d'activité les plus importants de la région. Rien d'étonnant donc à ce que les gens de la radio aient songé à donner la parole à Lucien Despond (1869-1951), patron de la scierie bulloise qui porte encore son nom et président de l'Association des scieurs fribourgeois. Ancien syndic de Bulle, de 1916 à 1922, et député au Grand Conseil dès 1921, l'homme s'est imposé sur ce marché au tournant du siècle en étant «le premier à comprendre la nécessaire et urgente réorientation de l'industrie gruérienne du bois vers les marchés nationaux»<sup>19</sup>.

Natif de Domdidier, ce «self-made man» arrive en Gruyère à l'âge de 4 ans. Après avoir effectué des études à Fribourg et Genève, il commence par diriger une distillerie, avant de tâter du tressage de la paille. Parallèlement



*La scierie Lucien Despond et Fils.  
Bulle, mars 1937.*

<sup>19</sup> BUGNARD, Pierre-Philippe: «A la recherche des pionniers de l'économie gruérienne», in *Cahiers du Musée gruérien*, Bulle, 1987, pp. 4-23.



Lucien Despond (1869-1951).  
Bulle, le 9 juillet 1933.

cependant, il se lance dans l'exploitation forestière. En quelques années, il parvient à transformer son entreprise artisanale en véritable usine, inscrivant son nom aux côtés des grands noms gruériens du bois que furent les Dubas, les Levrat, les Binz, les Scherly ou encore les Overney. C'est en grande partie grâce à tous ces entrepreneurs que la ville de Bulle et sa région se sont rapidement imposées comme le centre national de cette industrie au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans l'extrait qui nous occupe, Lucien Despond retrace l'histoire de l'industrie du bois en Gruyère depuis 150 ans. Il indique notamment qu'elle occupe alors «environ 600 ouvriers permanents et au moins autant de façon temporaire». La ville de Bulle apparaît effectivement comme «le centre de bois le plus considérable de Suisse». Pour s'en rendre compte, il suffit de s'arrêter sur les chiffres dévoilés par celui qui, parallèlement, conduisit les destinées de la Chambre fribourgeoise de commerce de 1938 à 1946.

«Si d'autres régions de Suisse sont arrivées à un degré quasi insurpassable de perfection dans le travail du fer, les Fribourgeois, et plus particulièrement les Gruériens, sont parvenus à travailler le bois de façon remarquable», relève Lucien Despond, en terminant son propos sur une constatation empreinte de sagesse. «Le bois est un matériau modeste ne laissant qu'une minime marge de bénéfice. Mais le Fribourgeois est aussi modeste de nature et c'est pourquoi le bois lui plaît et satisfait son devenir. C'est pourquoi peut-être aussi on ne songe guère par ailleurs à lui enlever sa primauté dans ce domaine. Et il en est fort bien ainsi.»

MV

PLAGE N° 9

LE QUATUOR DU RÉGIMENT 7

- TITRE: «Au jardin de mon père»
- DESCRIPTIF: chanson de Joseph Bovet, interprétée dans le cadre de l'émission «Salutations fribourgeoises» par le Quatuor du Régiment 7
- LIEU ET DATES: enregistrée à Prez-vers-Noréaz, le 15 avril 1951; diffusée le 24 mai 1951
- DURÉE TOTALE: 1'33"

On peine à mesurer aujourd'hui la renommée qu'avait acquise le Quatuor du Régiment durant les mobilisations de 1940-1945. Nommé officier des loisirs du régiment 7, l'abbé Pierre Kaelin, en collaboration avec l'aumônier Paul von der Weid, hissera le chant au niveau d'un instrument de défense nationale. Cette unité fribourgeoise donna naissance à trois ensembles vocaux<sup>20</sup>. Le Joli chœur de Bercher, fondé en avril 1940, était composé d'une quinzaine de soldats et de quelques



*Le Quatuor du Régiment était formé de Marcel Schroeter, Pierre Kaelin, Joseph et Michel Huwiler.*

- 20 BORCARD, Patrice, *Le bat fus mont 14 et ses soldats*. Une approche historique 1875-1991, p. 78.
- 21 Pierre Kaelin, *catalogue exhaustif de l'œuvre*. Notice biographique établie par Etienne Chatton, p. 21.

chanteuses de ce village vaudois qui a donné son nom à l'ensemble. L'aventure commence à Thierrens par un concert et se poursuivra jusqu'en 1945, laissant au passage quelques enregistrements radiophoniques et discographiques.

Mais ce sont La Chorale du régiment de Fribourg et, surtout, le Quatuor du Régiment qui connaîtront une large renommée.

Le Quatuor du Régiment de Fribourg était formé du premier-lieutenant Joseph Huwiler, ténor, du lieutenant Michel Huwiler, second ténor, du capitaine-aumônier Pierre Kaelin, baryton, et du fourrier Marcel Schroeter, basse. Il s'agit en réalité de la résurrection du Quatuor Saint-Denis fondé au milieu des années trente par le futur abbé Kaelin – il est ordonné en 1937 – dans le chef-lieu de la Veveyse, où la famille s'installe dès 1927.

Le Quatuor vocal Saint-Denis présente dès 1933 sur les ondes de Radio-Lausanne le nouveau chansonnier scout *Chantecler*<sup>21</sup>. Mobilisés, les chanteurs donnent naissance au Quatuor du Régiment, qui sera appelé à donner des concerts dans toute la Suisse. A la demande du général Guisan, le quatuor «interviendra à la radio aux moments graves». De prestations radiophoniques en enregistrements de disques, l'ensemble avait acquis à la sortie de la guerre une immense popularité.

*Au jardin de mon père* est une partition signée Joseph Bovet. Cet enregistrement a été effectué à Prez-vers-Noréaz en 1951, dans le cadre de l'émission *Salutations fribourgeoises*.

PB

## PLAGE N° 10

## « PIÉTÉ ET PATRIE! »

- TITRE: «Bénédictio de la chapelle du Berceau (Gruyères)»
- DESCRIPTIF: allocution du conseiller d'Etat Bernard de Weck; reportage enregistré à Gruyères le 2 octobre 1939
- DURÉE TOTALE: 59' (9 disques; 17 faces); extrait monté: 2'24"

*«En 1611, pour être délivrés de la peste qui désolait leur ville, les habitants de Gruyères firent le vœu de solenniser la fête de St-Claude et d'ériger une chapelle en l'honneur de Dieu, de Notre-Dame, de St-Roch et de St-Sébastien. Ils furent exaucés et le 18 septembre 1615, l'évêque de Lausanne consacra l'autel de la chapelle du Berceau, bâtie à l'endroit même où furent enterrées les victimes de la cruelle épidémie.»*

*La Gruyère, 9 juin 1938*

En 1938, la petite chapelle tombe en ruine. Le Groupe du costume et Groupe choral de la Ville de Gruyères lance un projet de restauration<sup>22</sup>. La commune étant peu disposée à investir ses deniers dans cette affaire, une souscription est adressée aux «amis du patrimoine religieux» par le biais de la presse locale: «En ces temps troublés, n'est-il pas opportun de ranimer une dévotion traditionnelle si efficace dans le passé et qui ne peut manquer de l'être encore pour les chrétiens d'aujourd'hui? (...) On peut verser son offrande au compte de chèques Ila 1672», précise le communiqué de presse<sup>23</sup>.

La démarche rencontre un franc succès. Le Heimatschutz de la Gruyère s'associe au projet. L'évêque du diocèse, M<sup>gr</sup> Besson, s'enflamme pour la pieuse entreprise. Le conseiller d'Etat Bernard de Weck<sup>24</sup> délègue l'architecte cantonal pour diriger les travaux de rénovation. Enfin,

<sup>22</sup> En 1888, «un étranger, le comte de Sainte-Colombe, camérier du pape Léon XIII, ami de l'art et des vieilles choses, s'émut de cette déchéance et voulut prendre en main la restauration de la chapelle». Le décès de l'aristocrate français mit un terme prématuré aux travaux. Voir *Le Fribourgeois*, 3 octobre 1939.

<sup>23</sup> *La Gruyère*, 9 juin 1938.

<sup>24</sup> Bernard de Weck (1890-1950), de Fribourg, est entré au Conseil d'Etat sous les couleurs conservatrices en 1919. Il y restera jusqu'en 1946.



Les voitures de reportage de Radio-Lausanne. Gruyères, la chapelle du Berceau, le 2 octobre 1939.

Radio-Lausanne s'apprête à diffuser la cérémonie dans toute la Suisse romande.

La bénédiction du monument est célébrée le 2 octobre 1939, en présence des pouvoirs politiques, religieux et militaires. La population est également de la partie, «massée devant le sanctuaire, encadrée d'un fort détachement militaire»<sup>25</sup>. Des pièces chorales spécialement composées pour l'occasion par Carlo Boller (*Invocation* et *A Notre Dame du Berceau*) ponctuent la messe dite par Monseigneur Besson. Suivent les allocutions des autorités religieuses et politiques, dont celle de Bernard de Weck.

Le conseiller d'Etat tire un parallèle entre la peste de 1611 et la guerre déclarée en septembre 1939. «Les circonstances que nous traversons nous permettent de nous estimer une fois de plus heureux d'avoir conservé la foi de nos ancêtres (...) Nous entendons garder notre Patrie bien-aimée par nos propres forces sans doute, mais en faisant appel également à nos morts, qui vivent encore en intelligence avec nous.»

Ce discours est un appel aux puissances de l'au-delà, une prière. Par ses références à la religion, il est un pur produit de la République chrétienne<sup>26</sup>. Par ses

<sup>25</sup> Feuille d'Avis de Bulle, 6 octobre 1939.



M<sup>gr</sup> Marius Besson et Bernard de Weck face au micro de la radio. Gruyères, la chapelle du Berceau, le 2 octobre 1939.

références au patriotisme<sup>27</sup>, il est un pur produit de la Défense nationale spirituelle<sup>28</sup>. L'allocution du conseiller d'Etat rejoint à ce titre les propos tenus quelques mois auparavant par Monseigneur Besson: «La religion, loin d'affaiblir le patriotisme, l'ennoblit et le rend sacré.»<sup>29</sup>

La sauvegarde de la chapelle du Berceau relève moins de la conservation du patrimoine que de la propagande politique. En restaurant les vieilles pierres, il s'agit bel et bien de restaurer les vieilles idées, soit la piété populaire du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>30</sup> et le culte des ancêtres. Par la magie de la rhétorique, voilà un modeste sanctuaire métamorphosé en berceau de la patrie, en forteresse de la foi contre les menaces de l'étranger.

CM

**26** Mode de gouvernement des conservateurs catholiques fribourgeois créé par Georges Python (conseiller d'Etat entre 1886 et 1927) et fondé sur une «alliance sacrée» entre les élites politiques et religieuses. Ce système survivra jusqu'en 1946.

**27** Le patriotisme en tant que communion affective de l'individu avec la collectivité présente et la collectivité passée («nos morts»).

**28** Sur la DNS, voir l'article de Patrice Borcard, pp. 48-52.

**29** BESSON, Marius: «Patrie! Lettre pastorale pour le Carême 1939», in *Discours et lettres pastorales*, vol. IX 1938-1939, Fribourg, Saint-Paul, 1940. Voir aussi: PYTHON, Francis, «Un évêque défenseur de la Patrie. Le discours pastoral de M<sup>gr</sup> Besson sur les crises de l'entre-deux-guerres», in *Passé pluriel*, Editions universitaires, Fribourg, 1991, pp. 77-96.

**30** Le siècle de la contre-réforme catholique. Dans un autre article consacré à la restauration de la chapelle, la *Feuille d'Avis de Bulle* (29 juin 1939) citera cette phrase de Louis Veuillot: «Les lettres auront beau s'évertuer, quelques pierres qui consistent et promettent l'appui céleste prêcheront toujours mieux et plus souvent que tous les journaux et tous les livres.»

**PLAGE N° 11****JEANNETON**

- TITRE: «Jeanneton»
- DESCRIPTIF: mélodie populaire du XVIII<sup>e</sup> siècle, harmonisée par H. Haug, interprétée par le Quatuor du Régiment de Fribourg
- LIEU ET DATE: chanson enregistrée le 11 juillet 1940 au studio de Lausanne
- DURÉE TOTALE: 1'42"

Réalisée en studio, le 11 juillet 1940, cette interprétation de *Jeanneton* par le Quatuor Kaelin est restée inédite. La cible du 78 tours où elle a été gravée indique au crayon de couleur: *Jeanneton*, harm. H. Haug. (*Sur le Quatuor du Régiment de Fribourg*, voir page 9, page 74)

PB

## PLAGE N° 12

## DÉSALPE 1939 À HAUTEVILLE

- TITRE: «La désalpe à Hauteville»
- DESCRIPTIF: reportage de Fred Poulin
- LIEU ET DATE: enregistré à Hauteville, le 23 septembre 1939
- DURÉE TOTALE: 10'13"; extrait monté: 3'35"

*«Les techniciens de Radio Suisse romande ont organisé samedi un intéressant reportage sur la descente des troupeaux de l'alpage. Des disques ont également été pris sur le typique carillon des clochettes et des sonnailles. L'opération a été particulièrement réussie et nous annoncerons en temps opportun la date où il sera émis par Radio-Lausanne. Notons qu'il a été effectué avec beaucoup d'esprit et d'à-propos par Fred Poulin, récemment rentré de Paris, où il s'était distingué dans sa profession.»*

*La Gruyère, 26 septembre 1939*

Le 23 août 1939, le monde stupéfait apprend la signature du pacte de non-agression germano-soviétique. Le 29 août, la Suisse mobilise ses troupes de couverture frontalière. Le 30, Henri Guisan est élu général par les Chambres fédérales. Le 1<sup>er</sup> septembre, l'Allemagne nazie attaque la Pologne. Le 3, la Suisse achève sa mobilisation générale.

Fred Poulin, un reporter suisse, avait fait jusqu'alors carrière d'animateur, à Paris, à Radio-Cité. Premier-lieutenant dans une troupe d'artilleurs, il rentre en Suisse intégrant à Radio Suisse romande le studio de Lausanne. Bien qu'attaché à la Division Presse et Radio de l'Armée, voici Fred Poulin à Hauteville, «au coin d'un chemin creux», spectateur de la désalpe. En ces temps de Défense nationale spirituelle, la radio est

31 SEBASTIANI, Daniel: «Les images de l'armailli dans l'identité cantonale», in *Annales fribourgeoises*, 1994-1997, p. 352.

chargée de mieux faire connaître et apprécier les traditions helvétiques pour «illustrer l'esprit suisse». «La Gruyère alpestre, agricole, patriarcale, catholique, libre et éternelle, la Gruyère qui est chantée, celle qui est restée à l'écart des maux de la civilisation»<sup>31</sup> devient un lieu privilégié d'investigation radiophonique. Avec ses armaillis, sa langue traditionnelle, sa nature préservée, elle offre en ces temps troublés, un exemple de refuge identitaire. Mais ce reportage illustre aussi une radio souvent raillée, celle qui se faisait «en cravate», sur un ton condescendant, utilisant une langue normée, appréciant les parisianismes.

Lettré, pétri de formules toutes faites, verbeux, à la manière d'un anthropologue caricatural, Fred Poulin assiste à un spectacle, s'essaie avec difficulté au patois, «un dialecte sympathique», dira-t-il dans un autre reportage. Reproches fondés, sans doute, mais que l'on peut relativiser si l'on se plonge dans la lecture des journaux de l'époque. On y retrouve bien souvent les mêmes travers: une langue souffrant de son hypercorrection, ampoulée, censée garantir à l'homme de lettres un statut social, le rapprochant de Paris, d'une francité qui doit lui permettre de dépasser son complexe de provincial non français, et pourtant francophone. SR

*La désalpe. Hauteville, le 23 septembre 1939. Le reporter Fred Poulin enregistre le passage du troupeau.*



## PLAGE N° 13 LA GRUYÈRE, PARADIS DES SKIEURS

- TITRE: «Le ski en Gruyère»
- DESCRIPTIF: interview d'Arnold Sterchi, secrétaire de Ville à Bulle et secrétaire de l'Ecole suisse de ski
- LIEU ET DATE: émission régionale enregistrée à l'Hôtel de Ville de Bulle, le 24 juin 1939
- DURÉE TOTALE: 4'08"; extrait monté: 2'52"

*Concert improvisé à la cabane  
des Portes. Bulle, La Chia, vers 1930.*



32 *La Gruyère*, 27 juin 1939.

33 *Feuille d'Avis de Bulle*, 6 octobre 1959.

L'interview d'Arnold Sterchi sur le ski en Gruyère fait partie d'une série de reportages enregistrés en Gruyère les 24 et 25 juin 1939. A cette occasion, plus de 70 faces de disque sont enregistrées. Les différents reportages sont diffusés ensuite tout au long de l'année sur Radio-Lausanne. Les initiateurs de ces émissions ont élaboré le programme «dans le cadre strict des traditions et des mœurs du terroir»<sup>32</sup>. Pourtant, ce n'est pas seulement une image faite des habituels clichés que l'on veut montrer, mais également une image dynamique et moderne en enregistrant par exemple des reportages sur l'entreprise Despond et sur l'usine Cailler. Le ski trouve aisément sa place dans cette Gruyère audacieuse et entreprenante puisqu'il renforce l'image d'un pays ouvert au sport, aux loisirs et à la compétition.

Arnold Sterchi, présenté ici comme secrétaire de l'Ecole suisse de ski de la Gruyère, est une figure marquante du développement du ski. Originaire du canton de Berne, il arrive à Bulle en 1924, engagé par la maison Léon Charrière & Cie, spécialisée dans la vente de pianos mécaniques. Dès 1933, Arnold Sterchi travaille pour la ville de Bulle, d'abord comme caissier, puis comme secrétaire de ville, poste qu'il occupe jusqu'à son décès en 1959. Il participe de façon active à de nombreuses sociétés comme le Football-Club, le Chœur Mixte, le Club Alpin Suisse, le Club philatélique et bien sûr le Ski-Club<sup>33</sup>. Arnold Sterchi est en effet un skieur passionné et donne une nouvelle impulsion au Ski-Club Alpina de Bulle qu'il préside dès 1930. Le ski-club, jusqu'alors un groupement d'amis du ski, devient une véritable société sous sa présidence. Les premiers concours de la Gruyère sont organisés en 1933.

Arnold Sterchi profite de son interview pour vanter les charmes de la Gruyère qui, selon lui, se prête particulièrement bien au ski. «La Gruyère est un paradis pour skieur», ne manque-t-il pas de préciser. Il parle surtout du futur remonte-pente de la Chia dont l'installation est prévue pour l'hiver 1939-1940. A cause de la guerre, le projet sera retardé et l'installation ne sera mise en service qu'en février 1941. Il en est de même pour la cabane du Ski-Club Alpina de Bulle dont Arnold Sterchi annonce l'ouverture pour l'hiver et qui ne sera inaugurée qu'en novembre 1941.

AP

**PLAGE N° 14****LES MITAINES****DE GRAND-MAMAN**

- TITRE: «Les mitaines de grand-maman»
- DESCRIPTIF: **chanson de Joseph Bovet, interprétée par le chœur des enfants des écoles d'Avry-devant-Pont; direction et accompagnement au piano, Albert Sottas**
- LIEU ET DATE: **enregistrement effectué à Avry-devant-Pont, dans la salle de classe, le 20 avril 1955**
- DURÉE: **1'46"**

Dans les années 1950, la RSR enregistra les productions de milliers de groupes amateurs: fanfares, chœurs, accordéonistes, orchestres champêtres s'offraient ainsi quelques minutes de notoriété en passant à la radio. Aujourd'hui, ces enregistrements constituent autant de documents qui révèlent le répertoire d'il y a 50 ans, les styles d'interprétation, le niveau atteint par les formations de l'époque.

Du 11 mai au 2 juin 1952, avait été créé à Avry-devant-Pont un jeu populaire en huit tableaux intitulé *Joseph vendu par ses frères*, commencé par Joseph Bovet et achevé par Georges Aeby. Ce spectacle pour chœurs, fanfare et orgue rassemblait, dans une mise en scène de Jo Baeriswyl, les sociétés villageoises laissant dans la mémoire collective locale de nombreux souvenirs. Radio-Lausanne avait mis en ondes ce dernier festspiel bovétien: à ce jour, cet enregistrement n'a pas été retrouvé. Dans la suite de cette «aventure» artistique, l'instituteur d'Avry-devant-Pont, Albert Sottas, prit l'habitude de réunir à l'école après les vêpres du dimanche, les enfants qui le souhaitaient. Hormis le thé et les biscuits, il leur proposa de chanter: rassemblant des élèves d'Avry-devant-Pont, quelques-uns de Gumefens, du Bry et de Villars d'Avry, la chorale prit de l'assurance.

34 Nos remerciements à Albert Sottas pour les renseignements qu'il nous a aimablement fournis.

En septembre 1954, Frank Guibat, directeur de production au service des variétés de Radio-Lausanne, de passage à Albeuve, demanda fortuitement à l'instituteur du lieu quelle chorale d'enfants il pourrait mettre en ondes dans la région. Ce dernier l'envoya à Avry-devant-Pont. Une audition eut lieu en salle de classe. «Frank Guibat fut un peu goguenard quand il vit les élèves de ma chorale dont certains portaient encore des socques de bois. Mais il dut admettre qu'ils chantaient bien et fixa une séance d'enregistrement pour le mois de novembre», se souvient Albert Sottas. «Après la diffusion de ces chants de Noël à la radio, j'ai reçu des dizaines de cartes de félicitations!» ajoute-t-il encore<sup>34</sup>.

Une seconde rencontre se déroula en avril 1955 avec l'enregistrement de cinq chants profanes. Un petit cachet, remis par la radio, permit au groupe de s'offrir une course à Champéry avec, à la clé, une ascension en téléphérique. SR

*Dernier festspiel bovétien, «Joseph vendu par ses frères» fut terminé par Georges Aeby et monté à Avry-devant-Pont en 1952.*



## PLAGE N° 15

**MADemoiselle ROSE  
RÉUSSIT SON EXAMEN**

- TITRE: «Un atelier de tisserandes à Vaulruz»
- DESCRIPTIF: reportage de Paul Pasquier chez Philomène Progin, à Vaulruz
- LIEU ET DATE: enregistré le 13 octobre 1941
- DURÉE TOTALE: 8'34"; extrait monté: 2'43"

Ce reportage est marqué par le goût de la mise en scène propre à l'époque. Il commence par un chant sur bruit de dévidoir. Puis M<sup>me</sup> Remy s'exclame: «Mais vous travaillez un jour de bénichon!» Vient ensuite une simulation de l'examen que doit bientôt passer Rose Pittet. La préparation à l'examen cantonal comprenait, selon les propos de M<sup>me</sup> Remy, six mois à l'Ecole ménagère agricole de Marly et au moins six mois chez une tisserande.

**Intervenants:**

**Paul Pasquier** (24.5.1904 - 29.10.1982), originaire de Bulle, comédien, metteur en scène, homme de théâtre et de radio. Après sa formation en France, il revient en Suisse, joue sur de nombreuses scènes romandes et est un des principaux acteurs du radio-théâtre au studio de Lausanne. Il crée le Théâtre du Château de Gruyères en 1952. Engagé à Radio-Lausanne en 1940, il y fait aussi des reportages<sup>35</sup>.

**Henriette Remy-Repond** (10.04.1887 - 1.10.1967), directrice de l'Association fribourgeoise pour le tissage à domicile. Celle-ci fut fondée en 1928, au lendemain de la 1<sup>re</sup> Exposition nationale suisse du travail féminin (Saffa) à Berne. Le tissage artisanal bénéficia du mouvement de renaissance des



*La tisserande Philomène Progin.  
Vaulruz, vers 1940. «Heimatwerk»,  
Zurich, août 1941.*

<sup>35</sup> *La Gruyère*, 4 novembre 1982.

- 36 *La Gruyère et Le Fribourgeois*, 3 octobre 1967.
- 37 *La Gruyère*, 11 octobre 1951; renseignements aimablement communiqués par M<sup>me</sup> Lucienne Liard, officier d'état civil à Sâles; archives du Musée gruérien.
- 38 Renseignements aimablement communiqués par Louis Savary-Rime, à Riaz.
- 39 Renseignements de Berthe Jungo-Bussard elle-même, domiciliée à Epagny.

costumes régionaux encouragé par l'Association gruérienne du costume et des coutumes créée en 1928<sup>36</sup>.

**Philomène Progin-Savary** (12.02.1882 - 8.10.1951), tisserande à Vaulruz. Elle pratiqua son métier depuis l'âge de 16 ans. Comme ses trois sœurs, elle l'avait appris de sa mère, celle-ci y ayant déjà été initiée par sa propre mère. M<sup>me</sup> Progin produisait, comme elle le dit elle-même dans le reportage, «le triège pour le costume d'armailli, les cotonnes pour le dzaquillon, les milaines pour ces grandes dames, de très belles nappes pour la bénichon et des tissus d'ameublement»<sup>37</sup>.

**Rosa (ou Rose) Savary**, née Pittet (21.07.1922 - 15.08.1984). A la suite du décès de sa mère, la petite Rosa fut recueillie par sa tante, Philomène Progin. Tout naturellement, elle apprit le tissage et perpétua la tradition familiale en utilisant le vieux métier de sa tante. Elle avait 19 ans lors du reportage<sup>38</sup>.

**Berthe Jungo**, née Bussard, apprit le tissage à l'École ménagère agricole de Marly et y obtint son diplôme en 1937. Elle avait 20 ans lors du reportage<sup>39</sup>.

DB



*Philomène Progin (à gauche)  
et Rose Pittet dans l'atelier de Vaulruz,  
vers 1945.*

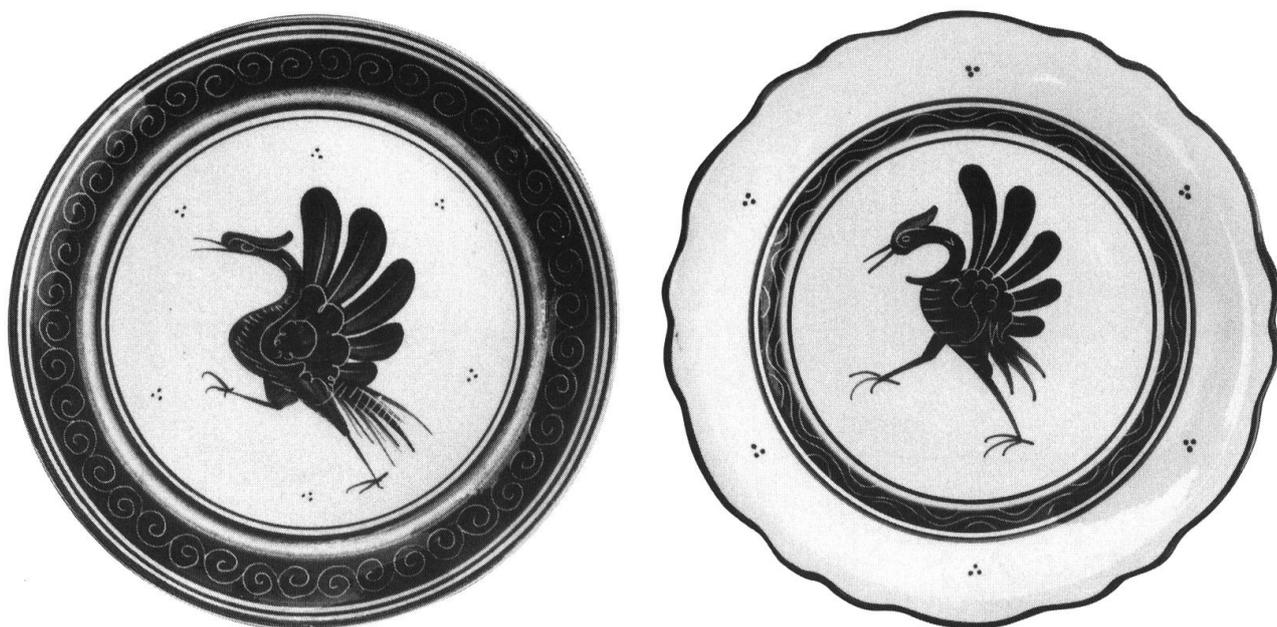
**PLAGE N° 16**

**PIERRE MESSERLI,  
UN VÉRITABLE ARTISAN**

- TITRE: «Reportage chez Pierre Messerli, potier à Bulle»
- DESCRIPTION: interview, par Paul Pasquier, de Pierre Messerli et d'une décoratrice
- LIEU ET DATE: enregistré dans l'atelier du potier, le 11 octobre 1941
- DURÉE TOTALE: 8'42"; extrait monté: 1'33"



*Pierre Messerli (1906-1987).*



Assiettes typiques de la poterie  
Pierre Messerli.

Des ateliers de potiers sont attestés à Bulle, sans interruption, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle. L'un d'entre eux peut même être suivi depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. En effet, celui de Walter Lombard, attesté en 1740, passe à Frédéric-Daniel Bach en 1761, à la famille Affentauschegg en 1791, à Jacob Murner vers 1880. C'est en 1896 que cet atelier est repris par Arnold Messerli, de Heimberg. Celui-ci transfère l'atelier de la rue des Remparts à la Grand-Rue. Pierre Messerli (14.06.1906 – 06.08.1987) reprend l'atelier paternel en 1930.

Confronté à la concurrence industrielle, Pierre Messerli crée, vers 1930, une poterie décorative caractérisée par la grue héraldique. Sur fond clair, la grue stylisée, rouge ou bleue, est entourée de motifs floraux qui peuvent être polychromes. En outre, Pierre Messerli met au point un caquelon à fondue qui contribuera à sa réputation. Tout au long de sa carrière, il recherchera de nouvelles formes et de nouveaux décors. Lui-même étant surtout tourneur, il saura s'entourer de décoratrices et décorateurs de talent.

L'atelier est repris par trois jeunes potières en 1973 puis par Antoinette Dubuis-Bosshard en 1976. Celle-ci, tout en maintenant le style de Pierre Messerli, adapte formes et couleurs. L'atelier est transféré en 1996 à la rue Pierre-Sciobéret<sup>40</sup>.

DB

<sup>40</sup> BUCHS, Denis: «La poterie en Gruyère», in *Keramik-Freunde der Schweiz*, Bulletin N° 26, Octobre 1984, pp. 5-9; *La Gruyère*, 8 août 1987 et 1<sup>er</sup> février 1973.


**PLAGE N° 17**

**HEURS ET MALHEURS**  
**EN DENTELLES**

- TITRE: «La confection des insignes du 1<sup>er</sup> Août 1942»
- DESCRIPTIF: reportage de Paul Pasquier sur la confection de l'insigne du 1<sup>er</sup> Août 1942 commandé à l'Association des dentelles de Gruyère
- LIEU ET DATE: enregistré à Gruyères, le 11 juillet 1942
- DURÉE TOTALE: 6'30"; extrait monté: 1'14"

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, le tressage de la paille vivait un déclin inexorable, privant beaucoup de familles d'un revenu indispensable. La fabrique de chocolat Cailler & Cie, installée à Broc en 1898, ne pouvait absorber toute la main-d'œuvre disponible. Pensant à l'habileté des femmes et des jeunes filles entraînées au tressage de la paille, M<sup>me</sup> Balland, propriétaire du château de Gruyères, eut l'idée d'introduire dans la région la dentelle aux fuseaux et le filet. C'est en 1907 qu'elle réunit quelques jeunes femmes et leur enseigna le maniement des fuseaux. L'initiative de la châtelaine eut du succès et donna naissance à la «Société dentellière gruyérienne» qui fut honorée d'une médaille d'or et de deux médailles d'argent à l'Exposition nationale de Berne en 1914. La société comptait alors 800 dentellières<sup>41</sup>.

En 1941, la production dentellière se réorganisa sous le nom d'Association des dentelles de Gruyère, dirigée par Elisabeth Charrière-Cobesdam qui avait été initiée à la dentelle par M<sup>me</sup> Balland dès 1920<sup>42</sup>.

A partir de 1939, les difficultés économiques dues à la guerre et l'engagement des femmes dans des travaux que ne pouvaient plus assumer les hommes mobilisés mirent à mal la production et la vente des dentelles. C'est dans ce contexte qu'intervint l'initiative du Dr Ernst Laur, directeur du

<sup>41</sup> Archives du Musée gruérien.

<sup>42</sup> *La Gruyère*, 10 juillet 1941.



Deux Gruériennes confectionnant la dentelle pour les insignes de la Fête nationale de 1942.

Schweizer Heimatwerk. Celui-ci connaissait bien l'artisanat gruérien, en particulier grâce aux liens qui l'unissaient à Henri Naef, conservateur du Musée gruérien. Ernest Laur suggéra aux dentellières gruériennes de faire le traditionnel insigne vendu à l'occasion de la Fête nationale du 1<sup>er</sup> août.

Une première lettre adressée au comité de la Fête nationale reçut une réponse négative. Celui-ci ne voulait plus confier la confection de l'insigne au travail à domicile car il avait été plusieurs fois confronté à des attaques de la presse l'accusant de mal rétribuer les travailleurs. En conséquence, il avait décidé de ne traiter qu'avec des industries. Sans se résigner, les Dentelles de Gruyère écrivirent une deuxième lettre qui fit revenir le comité de la Fête nationale sur sa décision au printemps 1941. Les Dentelles de Gruyère s'engageaient à fournir 800 000 insignes jusqu'au printemps 1942! On essaya bien de repousser l'échéance jusqu'en 1943 mais, en ces temps troublés, le comité de la Fête nationale ne voulut pas entendre parler d'un aussi long délai.

Il fallut d'abord faire accepter un motif. Plus de cinquante projets furent soumis au comité de la Fête nationale jusqu'à ce que l'un d'eux fasse l'unanimité. C'est alors que commencèrent les difficultés pour les Dentelles de Gruyère. L'application du Plan Wahlen occupa les femmes aux cultures plutôt qu'aux fuseaux. En outre, on constata que beaucoup de dentellières avaient perdu leur habileté faute de pratique régulière. On fit appel à des jeunes femmes. Des cours furent donnés dans les villages. Vers la fin de 1941, M<sup>me</sup> Charrière dut reconnaître qu'elle ne pouvait tenir son engagement dans le temps imparti et

43 LAUR, Ernst: «Glück und Sorge im Greizerland», in *Heimatwerk, Blätter für Volkskunst und Handwerk*, Zurich, juillet 1942, pp. 1-24.

44 *La Gruyère*, 7 juin 1941, 31 juillet 1941 p. 18; *Le Fribourgeois*, 7 juin 1941, 31 juillet 1941, *La Feuille d'Avis de Bulle*, 10 juin 1941, 1<sup>er</sup> août 1941, p. 19.

demanda de repousser l'échéance d'une année. Ce que refusa le comité de la Fête nationale. M<sup>me</sup> Charrière s'adressa alors à l'Association du travail à domicile d'Interlaken qui lui promit la fourniture de 100 000 insignes faits par les dentellières de la région de Lauterbrunnen. Finalement, plus de la moitié des 800 000 insignes furent produits dans une fabrique de St-Gall.

Toutes les péripéties de la production des insignes du 1<sup>er</sup> Août 1942 furent publiées par Ernst Laur lui-même en juillet 1942<sup>43</sup>. Pourtant, le reportage de Paul Pasquier n'en dit mot. Il est intéressant aussi de constater que la presse régionale se montra discrète sur ces difficultés. Après s'être réjouie, en juin 1941, du choix d'un insigne en dentelle de Gruyère, elle se contenta d'un bref appel aux Gruériennes dans les volumineux journaux commémorant les 650 ans de la Confédération à l'occasion du 1<sup>er</sup> Août 1941<sup>44</sup>. La seule note discordante parut dans *La Feuille d'Avis de Bulle* du 7 avril 1941: tout en entretenant le mythe des 800 000 insignes confectionnés par les dentellières gruériennes, on relatait que «de nombreuses travailleuses seraient heureuses d'entrevoir une meilleure rétribution»<sup>45</sup>. La polémique crainte par le comité de la Fête nationale allait-elle se développer? Elle semble s'être dégonflée une semaine plus tard avec la publication, par les trois journaux bullois et *La Liberté*, d'un communiqué du comité des Dentelles de Gruyère rappelant que les salaires, «améliorés en février, ont subi depuis cette date une nouvelle augmentation»<sup>46</sup>. A fin juillet 1942, les mêmes journaux se contentèrent de diffuser le communiqué officiel dans lequel le comité de la Fête nationale rappelait qu'il s'était vu contraint, «à son vif regret, de faire exécuter à la machine une partie du travail»<sup>47</sup>. Un mois plus tard, sous la signature de Cl.-N. Gl. parut dans ces journaux un «Hommage à nos dentellières» qui passait sous silence les difficultés rencontrées pour exécuter la commande<sup>48</sup>.

Malgré les problèmes qu'avait posés cette gigantesque commande, il est indéniable que le bel insigne du 1<sup>er</sup> Août 1942 a contribué à faire connaître la dentelle de Gruyère dans tout le pays, a rajeuni l'effectif des dentellières et a vivifié la production.

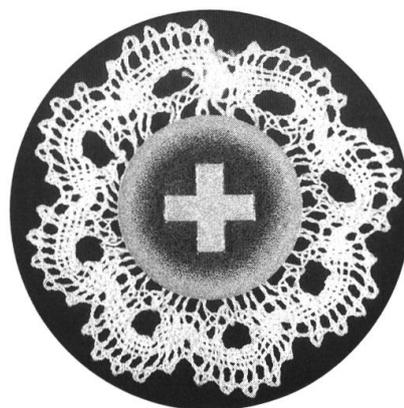
DB

45 *La Feuille d'Avis de Bulle*, 7 avril 1942, p. 2.

46 *La Gruyère, Le Fribourgeois, La Feuille d'Avis de Bulle, La Liberté*, 14 avril 1942.

47 *La Gruyère*, 25 juillet 1942; *Le Fribourgeois*, 23 juillet 1942; *La Feuille d'Avis de Bulle*, 28 juillet 1942; *La Liberté*, 23 juillet 1942.

48 *La Gruyère*, 29 août 1942; *Le Fribourgeois*, 29 août 1942; *La Feuille d'Avis de Bulle*, 1<sup>er</sup> septembre 1942; *La Liberté*, 5 septembre 1942.



L'insigne du 1<sup>er</sup> Août 1942.

## PLAGE N° 18

QUAND LES VOISINS  
S'OCCUPAIENT DE TOUT

■ TITRE: «La voisinance par Jean Risse»

■ DESCRIPTIF: causerie sur la coutume villageoise de la «voisinance», par Jean Risse

■ LIEU ET DATE: La Roche, le 5 avril 1939

■ DURÉE TOTALE: 5'49"; extrait monté: 3'55"

49 Jean Risse (1888-1942), instituteur à La Roche, inspecteur scolaire puis chef de service à la Direction cantonale des travaux publics, auteur de poèmes, textes de chansons et pièces de théâtre en patois.

50 TOULGOUAT, Pierre: *Voisinage et solidarité dans l'Europe du Moyen Age*, Paris, 1981, 332 p.

51 *Vejenan*, traduit en «voisinage» ou «proche voisinage», figure dans les dictionnaires patois de Christophe Currat (1992) et de la Société des patoisants de la Gruyère (1992). Mais dans celui de Francis Brodard (1997), le mot s'écrit *vujenan*.

52 Le mot figure en particulier chez PAGE, Louis: «Le parler d'autrefois à Romont», in *Folklore suisse*, fascicule 2, 1985, p. 24. Le même auteur (fascicule 1, 1985, p. 4) cite le dicton «On a plus souvent besoin d'un voisin que d'un cousin» dans son article *Coutumes et pratiques religieuses éteintes à Romont*.

Par le passé, quand la mort frappait une famille, la nouvelle s'en répandait dans le voisinage. «Dès cette minute, ce sont les voisins, et non plus les parents, qui s'inquiètent des formalités des funérailles et pourvoient à tout.» Les propos que Jean Risse<sup>49</sup> adresse aux auditeurs romands font sortir de l'oubli une coutume dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Un usage qui, loin de concerner les seules sociétés villageoises de la Gruyère, a touché de près ou de loin une bonne partie de l'Europe à partir du Moyen Age<sup>50</sup>. Il a aujourd'hui pour l'essentiel disparu, à moins que des bribes ne survivent sous une forme ou sous une autre.

Dans les années 1940, la tradition persiste encore en Basse-Gruyère sous le terme patois de *vejenan*<sup>51</sup>, ou voisinance<sup>52</sup> en vieux français. Les maisons paysannes y sont éparpillées et souvent éloignées les unes des autres. C'est pour cela, explique l'orateur, que des associations informelles de voisins ont survécu là depuis des temps immémoriaux. «Il en a toujours été ainsi», confirment en patois les anciens du village. Le réflexe de solidarité fonctionne «automatiquement, en vertu d'un usage acquis une fois pour toute et auquel nul ne songe à déroger». On s'en doute, la radio des années de guerre n'est pas insensible à cette loi non écrite qui assure la cohésion du groupe et instaure de fait une trêve entre voisins parfois en mauvais termes...



Le voisinage regroupe les maisons, et non les hommes qui n'en sont que d'éphémères habitants. Jean Risse parle d'une douzaine d'habitations environ, et pas forcément les plus proches les unes des autres. Car des fermes ont pu avec le temps s'intercaler entre deux, sans forcément devenir membres de ce *vejenan*. On ne sait souvent plus pourquoi «on voisine» avec telle demeure et pas telle autre. Il semble qu'un ruisseau, une haie, un talus servaient à délimiter une voisinance. Agé de 86 ans, Jean des Neiges, à La Roche, avance un autre trait d'union possible: le four banal qu'utilisait un groupe de foyers pour cuire le pain<sup>53</sup>. La gestion des mêmes alpages, ou des bisses en Valais, l'usage d'un puits ou d'un lavoir ont aussi pu jouer un rôle.

Toujours est-il qu'«on faisait appel au voisinage pour effectuer des tâches communes: entretien des chemins<sup>54</sup>, application des lois et ordonnances, secours en cas de malheurs tels que décès, incendies, trombes d'eau, ouragans, etc.»<sup>55</sup> Outre le secours mutuel, on l'activait aussi lors des grands travaux agricoles (semailles, fenaisons, récoltes, etc.), à mi-chemin entre les corvées de jadis et les coopératives d'aujourd'hui. Aux origines peut-être, mais plus au XX<sup>e</sup> siècle: l'association tacite de voisins s'ébranle uniquement en cas de décès,

*Jean Risse, sa fille, Cyprien Ruffieux et Fernand Ruffieux. Fête des costumes et coutumes, Les Paccots, 1936.*

<sup>53</sup> Entretien avec Jean Brodard, dit Jean des Neiges, à La Roche, le 28 juin 2003.

<sup>54</sup> Un chemin vicinal (qui relie des villages entre eux, selon le sens du dictionnaire)!

<sup>55</sup> *La Roche, autrefois et aujourd'hui*, La Roche, 1998, p. 134.

- 56 BRODARD, François-Xavier: «Usages funéraires de La Roche», in *Archives suisses des traditions populaires*, 1945, pp. 164-175. Voir aussi VAN GENNEP, Arnold: *Manuel de folklore français contemporain*, t. 4, sous «voisinage» et «funérailles».
- 57 Qu'Eric Fluckiger, rédacteur au *Glossaire des patois*, soit ici remercié pour l'aide apportée à la rédaction de cet article. Au sujet de la ville de Fribourg, voir «Quelques renseignements sur les voisinages à Fribourg», in *Nouvelles étrennes fribourgeoises*, 1902, pp. 51-61, avec la particularité qu'y existaient jusqu'en 1900 environ des sociétés de voisinage avec statuts, comité, cotisation, etc.

histoire de laisser la famille à sa douleur. Et encore seulement lors de la mort «d'une grande personne», à savoir celle qui a fait sa première communion.

Notre causerie des années 1940 l'atteste, de même qu'un texte de l'abbé François-Xavier Brodard (1903-1978) publié en 1945<sup>56</sup>: les voisinants accomplissent la toilette funèbre, veillent le mort durant les nuits précédant l'enterrement, se chargent du transport du cercueil jusqu'à l'église, puis au cimetière. Ils remplissent en particulier la fonction de croque-mort, et l'on comprend mieux pourquoi ces usages sont tombés en désuétude avec l'arrivée des pompes funèbres.

Au sens étymologique, voisinance appartient à la famille de voisin, lui-même descendant du latin *vicus* (village) et de l'habitant du *vicus*, le *vicinus* (voisin). *Veje-nan* est attesté lors des enquêtes menées de 1900 à 1920 par le *Glossaire des patois de la Suisse romande* comme substantif masculin, passé en toponymie (surtout ancienne), puis en anthroponymie (le nom de famille Visinand dans le canton de Vaud, par exemple). A Evolène, on l'utilisait pour désigner tout un village. Mais à Lourtier, également en Valais, il se limitait à un quartier ou une division d'un village, «soit l'ensemble des habitations voisines d'un village dont les habitants, lors d'un décès, accompagnent au cimetière le défunt». Du côté de Fribourg, en Gruyère mais aussi dans la Broye, il s'agit de l'ensemble des voisins ou encore d'une contrée<sup>57</sup>.

Contrastant avec l'individualisme actuel, ces services de voisin à voisin étaient, comme le résume Jean Risse dans l'entretien radiophonique, motivés par «l'urgence de s'entraider quand s'abat sur l'un d'eux l'horrible calamité de la mort»: «Solidarité des humbles, fraternité des paysans, unanimité devant la mort qui passe...»

SJ

## PLAGE N° 19

## DIALOGUE EN PATOIS

## AVEC L'AU-DELÀ

- TITRE: «Eloge funèbre de Cyprien Ruffieux»
- DESCRIPTIF: interview de Joseph Yerly par Marcel Suès, alias Squibbs
- LIEU ET DATE: Treyvaux, le 31 juillet 1940
- DURÉE TOTALE: 7'33"; extrait monté: 1'25"

En ce 31 juillet 1940, à Treyvaux, le plus gruérien des villages de la Sarine, Marcel Suès tend son micro à Joseph Yerly. Le patoisant le reçoit chez lui pour évoquer une autre figure éminente de la langue des paysans: Cyprien Ruffieux (1859-1940), connu sous le pseudonyme de Tobi di-j'èlyudzo.

A l'adresse des auditeurs, Joseph Yerly va lire des extraits de l'éloge funèbre qu'il a prononcé quatre mois plus tôt sur la tombe de Tobi, à La Tour-de-Trême (*lire la traduction ci-contre*). Selon *La Gruyère*, l'orateur s'était exprimé «dans un vigoureux et délicieux patois»<sup>58</sup>.

A cette date, la guerre fait rage depuis un an et la France a signé l'armistice le 25 juin. La Suisse, dans son isolement de pays neutre, resserre les rangs de peur d'une éventuelle agression extérieure. Dans ce contexte, le patois apparaît comme une valeur refuge. On érige au rang de symbole de l'idéal helvétique ces montagnards indépendants, fiers de leurs traditions et de leur langage ancestral. Ce que confirme la phrase lâchée par Squibbs à la fin de l'entretien: «Monsieur Yerly, vous nous avez redit une des raisons pour lesquelles nous serons restés nous-mêmes.» Le patois est aussi une curiosité rurale, surtout aux oreilles de «ces messieurs de la radio» qui usent d'un jargon ampoulé.

Cette émission réunit donc le maître, décédé à l'âge de 80 ans, et son disciple, 44 ans, deux

<sup>58</sup> *La Gruyère*, 23 juillet 1940. Voir aussi *La Feuille d'Avis de Bulle*, 23 juillet 1940.

59 GREMAUD, Pierre: «Les écrits de Joseph Yerly du Mont (1896-1961): le Capitaine en Pléiade», in *La Gruyère* du 7 décembre 1993, p. 36.

érudits auxquels le patois doit ses lettres de noblesse. Auteurs de nombreuses œuvres en *patê*, tous deux comptent dans le petit monde de la littérature régionale. Ils ont présidé la Fédération cantonale du costume et des coutumes et œuvré au sein de l'Association gruérienne du même nom.

Avec le Musée gruérien d'Henri Naef, ces groupements se sont portés au secours de l'idiome paysan menacé de disparition. «Ecrire était l'un des moyens radicaux pour maintenir le patois, langue avant tout parlée et chantée.»<sup>59</sup> Par des concours régionaux, dès 1934, on stimula alors la verve des auteurs. Tant Cyprien Ruffieux que Joseph Yerly s'y illustrèrent. L'effort de sauvetage fut par ailleurs prolongé par le *Glossaire des patois de la Suisse romande*.

Mais revenons à notre éloge funèbre, prononcé avec émotion par Joseph Yerly. Lequel n'hésite pas à convoquer les éléments naturels, de la Jogne au Moléson, des sapins aux rochers, tous plongés dans le deuil par le départ du grand homme. Aux «braves gens» inclinés sur la dépouille, il déclare que «toute la Gruyère pleure, comme une mère devant le berceau vide d'un enfant». Cet enfant est né en 1859 à Crésuz, avant de devenir professeur de chant et d'allemand à l'Ecole normale

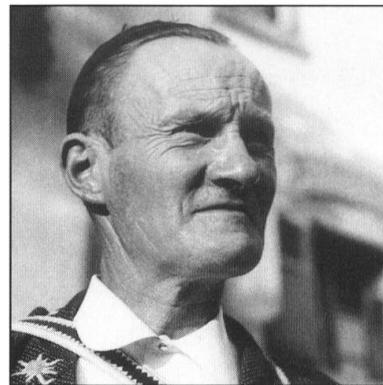
Joseph Yerly prononce l'éloge funèbre de Cyprien Ruffieux. La Tour-de-Trême, le 21 juillet 1940.



d'Hauterive. Son pseudonyme de Tobi di-j'èlyudzo (Tobi des éclairs), il le tient d'un tic nerveux qui agitait les yeux d'un simple d'esprit de Cerniat. C'est du moins la version donnée dans cette archive sonore.

Cyprien Ruffieux appartient à une lignée familiale qui a grandement contribué à enrichir la littérature gruérienne. Son neveu n'est autre que Fernand Ruffieux (1884-1954), poète, parolier de Bovet et de Boller, père de l'historien et professeur d'université Roland Ruffieux. Ses principaux titres, *Ouna Fourdèrà dè-j-èlyudzo* (1906) et *Mèhlyon-mèhlyèta* (1930), ont été réédités en 1984 par ses descendants.

L'hommage rendu à ce «rénovateur» du patois gruérien, qui en a «inventé» l'écriture et l'a fixée «dans sa forme définitive»<sup>60</sup>, échoit à son successeur à la tête de la Fédération. L'écrivain, soldat et député Joseph Yerly, dit le Capitaine, est l'un des continuateurs de Ruffieux. Il signe en 1937 le drame *Kan la têra tsantè*, titre aussi du livre posthume paru en 1993 qui recense une soixantaine d'œuvres. Treyvaux lui doit, avec d'autres, d'avoir donné le goût des planches à des générations entières.



Joseph Yerly (1896-1961).

SJ

60 La Gruyère, 18 et 23 juillet 1940.

«Braves gens! Au bord de la tombe de Cyprien Ruffieux, de Crésuz, devant le cercueil de celui qui s'est appelé lui-même "Tobi des éclairs", aujourd'hui tout le pays de Gruyère et de Fribourg s'est incliné pour prier.

Dans les montagnes tout est calme, le Moléson tout triste, les sapins semblent plus noirs et les rochers plus attendris.

De La Tine à Fribourg, de Bellegarde jusqu'à Broc, la Sarine et la Jogne chantent triste-

ment. Toute la Gruyère est là, pleurant, comme une mère devant le berceau vide d'un enfant. (...)

Eh bien, Tobi, aujourd'hui nous prions pour toi, avec tes enfants et petits-enfants, et, ce soir déjà, dans les gîtes près de La Tour, les troupeaux feront une joyeuse rumeur, les armillais "youtseront", la Trême et la Sarine chanteront, pour te bercer, ici, dans cette bonne terre de Gruyère, du temps que ton âme, toute blanche, s'en ira

vers Saint-Pierre, nous préparer une place.

Et quand nous serons à court d'inspiration, quand nous voudrons à nouveau discourir et écrire en patois, nous viendrons ici, comme en pèlerinage, et nous en repartirons prêts pour une nouvelle tâche. Dors, Tobi, nous tiendrons haut ton étendard. Dors tranquille, au revoir, Tobi.»

(Traduction: Anne Marie Yerly, de Treyvaux)

**PLAGE N° 20**  
**ICI, LE SYMBOLE**  
**DE LA LIBERTÉ ...**

- TITRE: «Harangue au peuple de Gruyère, par Henri Naef»
- DESCRIPTIF: discours du conservateur du Musée gruérien devant les forestiers suisses, réunis en congrès à Gruyères
- LIEU ET DATE: enregistré à Gruyères, le 25 août 1945
- DURÉE TOTALE: 12'41"; extrait monté: 2'26"

*La Gruyère n'en a pas fait les gros titres. A peine quelques lignes dans le compte-rendu qu'elle publie de la manifestation. «Sur la place de la cité, Henri Naef, notre éminent historien, évoqua avec sa science et son humour coutumiers le passé du comté. Cet exposé servit d'introduction à la visite du château.»<sup>61</sup> L'événement? Le Congrès des forestiers suisses qui se tient à Gruyères le 25 août 1945, auquel prennent part quelque 220 participants, conduits par le conseiller d'Etat Baeriswyl.*

**61** *La Gruyère, 28 août 1945.*

*Radio-Lausanne offre son micro à Henri Naef. Congrès des forestiers suisses, Gruyères, le 28 août 1945.*



Parmi les nombreux orateurs à prendre la parole, le conservateur du Musée gruérien, Henri Naef. Son allocution est un survol de l'histoire régionale qui repose, à ses yeux, sur trois éléments: le pays (l'espace géographique), l'histoire (le passé comtal) et la race. Ce dernier terme aurait pu choquer au moment où l'Europe sort d'une guerre durant laquelle les pires abominations ont été commises au nom de la pureté d'une certaine race. D'autant plus que le «docteur Naef» loue ces «échantillons de pure race qui portent le costume d'armailli» et compare, plus loin dans le discours, Charles le Téméraire au «Führer de son temps».

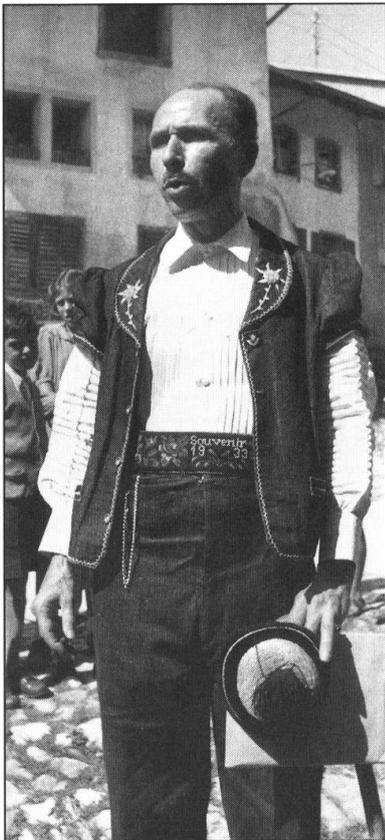
Il serait dangereux de verser dans le révisionnisme ou l'anachronisme historique. Car il faut reconnaître qu'Henri Naef ne peut être suspecté de sympathies envers de quelconques idées national – socialistes ou même frontistes. Aucun des textes qu'il a laissés – et ils sont nombreux – ne permettent de lancer de telles hypothèses.

Pourquoi, dès lors, l'utilisation de termes qui, a posteriori, peuvent sembler maladroits? Répondre à la question, c'est tenter de comprendre l'itinéraire particulier de ce Genevois protestant qui devint l'un des plus vibrants défenseurs de la Gruyère, dont il fut le conservateur du Musée entre 1923 et 1960. Cet historien, né en 1889 et décédé en 1967<sup>62</sup>, s'est passionné pour cette terre gruérienne à la manière d'un croisé qui se sent investi d'une mission. A l'heure de sa disparition, Albert Schmidt résuma ainsi ce sentiment: «Fier, il l'était de cet amour profond qu'il portait à ce coin de terre choisi avec prédilection, fier de le servir, fier de le porter à la connaissance de tous afin qu'on l'aimât davantage. Il aima la Gruyère comme si un pacte avait été signé entre le Vieux Comté et lui... Il se consacra à une carrière tout entière axée sur les valeurs profondes qu'il avait décelées dans l'âme du peuple. Les traditions, le folklore, le costume, la langue d'un peuple furent avant tout sa préoccupation et la raison de toute son activité. C'est à Bulle, sa seconde patrie, sa terre d'élection, qu'il voua sa vie en devenant, au Musée gruérien, non seulement un conservateur du passé, mais un mainteneur du patrimoine qui lui avait été confié.»<sup>63</sup>

Il sera nécessaire, une fois, d'analyser les rapports qu'Henri Naef a entretenus avec la Gruyère. Le discours qu'il tient devant les forestiers helvétiques, ce 25 août 1945, donne quelques clés. La Gruyère tient à ses yeux d'un laboratoire de la Suisse. Il a trouvé là ce qui lui semble nécessaire à la patrie nationale: une identité forte, qui se nourrit d'abord

<sup>62</sup> Pour de plus amples renseignements sur le parcours d'Henri Naef, lire: *In Memoriam, Henri Naef 1889-1967*, Bulle, 1967.

<sup>63</sup> *La Liberté*, 29 novembre 1967.



Henri Naef (1889-1967).  
Congrès des forestiers suisses,  
Gruyères, le 28 août 1945.

d'histoire. Ainsi évoque-t-il l'importance de la Gruyère «dans la constitution même de notre formation helvétique». Mais ce glorieux passé est tout entier contenu dans la Gruyère médiévale: «L'histoire de la Gruyère, c'est l'histoire des comtes. Le symbole de la liberté réside ici dans la poésie des comtes.»

Le culte de cette autonomie passée n'engendre pas, chez Henri Naef, d'idéologie politique. Il n'y a, dit-il, aucun désir particulariste de la part de cette région «trop intelligente pour vouloir former un canton». Mais Naef joue constamment sur ce fort sentiment régional. C'est le cas lorsqu'il parle de la «race» gruérienne et de son «sang particulier». Dans les nombreux textes publiés sur la Gruyère, ce vocabulaire est fréquemment utilisé. Ainsi, dans une conférence radiodiffusée, prononcée le 19 janvier 1933, Henri Naef évoque «Les traditions d'art en Gruyère», se réjouit que «la race ne soit pas près de s'éteindre»<sup>64</sup>.

C'est encore la même idée de «peuple» et de «nation» qu'il défend dans le texte inaugural d'une brochure sur le Musée gruérien<sup>65</sup>. Ce «particularisme», comme il l'appelle, s'explique à ses yeux: «Il faut connaître, au moins dans son principe, la formation historique de cette sorte de province pour en comprendre le particularisme de bon aloi. Fidèle encore à ses traditions, la population a maintenu sa personnalité, en partie par son genre d'existence. La vie alpestre a compensé les inconvénients moraux du régime féodal: elle lui conserva le sens de la liberté, liberté du cœur et de l'âme, qui font du Gruérien un adorateur de la nature et de Dieu qui s'y manifeste; religieux et artiste tout ensemble.»<sup>66</sup>

Dernier exemple, appelé à prouver la constance de cette démonstration historique, l'ouvrage qu'Henri Naef publie aux Editions du Griffon, sobrement intitulé *Gruyère*. Il écrit en ouverture de propos: «Nous apercevons que la Grevîre est une entité qui, telle la principauté de Galles, serait fondée à revendiquer son parlement autant qu'il lui en prît fantaisie.»<sup>67</sup> Cette entité s'appuie sur des «frontières», une «route-fleuve» et, surtout, «une race homogène [qui] lui doit son âme, cercle parfait dont sortent les nations quand le veut la fortune».

Henri Naef n'a donc pas varié dans sa conception de l'histoire gruérienne, qu'il perçoit comme une sorte de généalogie, de continuité. PB

<sup>64</sup> NAEF, Henri: «Les traditions d'art en Gruyère», in *Lyôba*, ouvrage publié par l'Association gruérienne pour le costume et les coutumes, Bulle 1934, pp. 7-14.

<sup>65</sup> NAEF, Henri: *L'art et l'histoire en Gruyère*, Le Musée gruérien, Fribourg, 1930.

<sup>66</sup> *Ibid.* p. 9.

<sup>67</sup> NAEF, Henri: *Gruyère*, Editions du Griffon, Neuchâtel 1953, pp. 5-6.

## PLAGE N° 21

LES ADIEUX DU COMTE  
DE GRUYÈRE

- TITRE: «Les adieux du comte Michel», par Joseph Ackermann
- DESCRIPTIF: interprétation d'une partition de Joseph Bovet écrite vers 1906; au piano, André Corboz
- LIEU ET DATES: émission régionale enregistrée à l'Hôtel de Ville de Bulle les 24 juin et 25 juin 1939
- DURÉE TOTALE: 3'36; extrait monté (1<sup>re</sup> strophe et 2<sup>e</sup> refrain): 1'48"

Jeune avocat bullois et chanteur amateur, Joseph Ackermann enregistre le 24 juin 1939 ces *Adieux du comte Michel*, une œuvre composée par Joseph Bovet avant 1907. Il le fait à la demande de la radio qui enregistre à Bulle une émission régionale. Rien d'étonnant dans ce choix car Joseph Ackermann, élu au Conseil d'Etat fribourgeois en février 1941, fut avant sa carrière politique un fréquent soliste dans les productions de Joseph Bovet. C'est lui qui tient le rôle de saint Nicolas dans le festival *Mon Pays*, monté pour le Tir fédéral de 1934. Mais il est également souvent sollicité pour chanter lors de concerts réclamant l'intervention d'un soliste.

Quelques jours après cet enregistrement, Joseph Ackermann chantera d'ailleurs sur la scène de la cantine de l'Exposition nationale de Zurich, les 22 et 23 juillet 1939.

La partition interprétée ici compte parmi les premières compositions de Joseph Bovet. *Les adieux du comte Michel* appartient à une partition plus importante, intitulée *Plainte du comte Michel en exil*. Cette œuvre, dont l'essentiel a été perdu, fut composée par l'abbé Bovet alors qu'il était vicaire dans la paroisse de Notre-Dame des Pâquis à Genève, poste qu'il occupa d'août 1905 à l'été 1908. C'est dans la capitale



*Livret du festival «Le comte Michel», qui fut présenté au Théâtre Livio de Fribourg en avril et mai 1931.*

genevoise que le jeune prêtre s'essaie à la composition. De cette période date notamment *L'Enfant-Dieu*, un mystère de Noël composé en collaboration avec le parolier Merméty. A la tête de la chorale de Notre-Dame, Bovet donne le 28 avril 1907 son premier concert en terres genevoises. Au programme, les ouvertures des opéras *Joseph* de Méhul et *Così fan tutte* de Mozart, l'ode symphonique *Le Désert de David* et cette composition de Joseph Bovet, *Plainte du comte de Gruyère en exil*. Un titre qui ne laisse aucun doute sur les sentiments qui envahissaient parfois le cœur du Gruérien expatrié. De cette composition comprenant plusieurs

parties n'est malheureusement resté que ce solo pour baryton, *Les adieux du comte Michel*.

L'interprète, le baryton Joseph Ackermann, n'est pas n'importe quel chanteur! Né à Bulle le 16 février 1901, il a mené une brillante carrière politique qui l'a conduit au Grand Conseil (1931-1941), au Conseil d'Etat (1941-1951) et au Conseil national (1947-1951). Ce juriste de formation qui a ouvert à Bulle son étude d'avocat en 1930, terminera sa carrière comme directeur des Entreprises électriques fribourgeoises, dès 1952. Joseph Ackermann décède en mai 1987. PB



Joseph Ackermann en famille.  
Vers 1940.

**PLAGE N° 22****IL CHANTE AU-DELÀ  
DE LA MORT**

- TITRE: «*Salutations fribourgeoises*»
- DESCRIPTIF: au cours d'une émission de variétés de Robert Burnier et Marie-Claude Leburgue, Henri Naef, conservateur du Musée gruérien, évoque la mort de Joseph Bovet
- LIEU ET DATES: enregistrée le 15 avril 1951 à Prez-vers-Noréaz; diffusée le 24 mai 1951
- DURÉE TOTALE: 39'; durée de l'évocation: 6'59"; extrait monté: 2'28"

C'est quelques semaines après la disparition de l'abbé Joseph Bovet, survenue le 10 février 1951 à Clarens, qu'a eu lieu l'enregistrement de cette émission, *Salutations fribourgeoises*, à Prez-vers-Noréaz. Parmi les nombreuses interventions qui rythment cette émission, Henri Naef prend la parole dans le style solennel qu'il apprécie et rend hommage à l'abbé Joseph Bovet, le compositeur récemment disparu à l'âge de 72 ans.

«Il est de coutume chez les Gruériens assez sages pour accomplir les rites millénaires d'annoncer aux abeilles les volontés divines. L'aîné s'approche des ruches et à mi-voix, solennellement dit: «Le chènya lè mouâ.» En l'occurrence, le «chènya», c'est le prêtre-musicien que le conservateur Naef tenait en haute considération.

Mais d'où vient cette tradition de «l'annonce aux abeilles»? Cette coutume ancestrale apparaît dans de nombreuses régions françaises, de la Bresse à la Charente en passant par les Vosges. Cette tradition, qui côtoie souvent la superstition, est également présente dans la culture kabyle, et plus généralement nord-africaine. A la mort d'une personne de la famille, il était de coutume de prévenir les abeilles, de «les mettre en

deuil». La plupart du temps, cette annonce s'accompagnait du placement d'un ruban noir sur chaque ruche. Si ces gestes rituels n'étaient pas respectés, on pensait que les abeilles s'échapperaient dans les neuf jours ou, plus simplement, mourraient. L'origine de cette coutume? Les abeilles, considérées comme des membres de la famille, produisent un miel fréquemment utilisé comme remède. Les associer au deuil était une marque d'affection mais aussi une prévenance intéressée.

Dans d'autres endroits, d'autres superstitions touchent aux abeilles et à la mort. Ainsi croyait-on que les abeilles qui essaïmaient sur un arbre mort annonçaient une mort prochaine dans la famille. Ailleurs, en Espagne notamment, l'annonce aux abeilles s'accompagnait d'un texte, assez proche de celui que cite Henri Naef: «Votre maître est mort, vous changez de maître.»

Si le conservateur du Musée gruérien utilise cette lointaine tradition pour rendre hommage à Joseph Bovet, ce n'est pas par simple procédé rhétorique. Elle exprime, aux yeux d'Henri Naef, une manière d'inscrire l'œuvre de Joseph Bovet dans la durée. Car l'orateur est persuadé que «l'abbé chante au-delà de la mort». S'il en profite pour lancer un nouveau

*Funérailles de Joseph Bovet, Fribourg, le 13 février 1951. Henri Gremaud porte le drapeau gruérien. A sa droite défile Joseph Yerly et derrière lui, avec un manteau sur le bras, Henri Naef.*



couplet sur «l'histoire de ce peuple minuscule, farouchement attaché à son sol», Henri Naef évoque d'abord la figure de Joseph Bovet qui a «semé la joie, la foi».

Les rapports du conservateur et du compositeur furent fréquents. Entre eux s'était constituée une sorte de communion de pensée. Lui, le défenseur des traditions, des costumes, de la langue paysanne, du patrimoine avait trouvé dans ce musicien une sorte de «vulgarisateur» populaire. Naef voue à l'abbé une admiration presque sacrée. En témoigne le texte qu'il publie dans l'ouvrage réalisé en 1947 en hommage au vieux musicien malade<sup>68</sup>. Intitulé *Le Maître du Chalet*, il loue l'artiste et le prêtre, le prophète et le soldat, qui sont autant de facettes du compositeur du *Vieux chalet*. Ce qui séduit le savant, c'est la capacité du musicien à «diriger un chœur fantastique où le passé, le présent, l'avenir sont à l'unisson». Bovet est perçu comme le guide qui fut capable de conduire tout un peuple – Naef parle de «troupes» – vers «l'âme de la patrie»<sup>69</sup>. Il est considéré comme le rempart qui a permis de préserver l'héritage des anciens, qu'il soit linguistique ou moral: «Un peuple qui ne chante plus est un peuple malade. Le nôtre ne chantait presque plus. S'il s'est repris à l'espérance, il vous le doit.»

Henri Naef créera au Musée gruérien la «Chambre du souvenir», inaugurée en septembre 1953. Pour mobiliser la population, le conservateur écrit: «Une présence nouvelle demeure parmi nous que nous devons choyer, nourrir de notre cœur, afin que l'âme du pays grandisse et s'anoblisse par nos soins. Or cette âme est celle du pays de Grevîre, patrie de notre abbé, qu'il a servie de l'enfance à la mort et dont il s'est montré si fier qu'il en a glorifié la race et la langue.» Dans la chambre «aux boiseries vénérables» prendront place des reliques comme son piano, son fauteuil, sa table de travail, son trombone d'étudiant, son diapason, des partitions et des diplômes. Érigée en «sanctuaire de l'esprit gruérien»<sup>70</sup>, la «Chambre du souvenir» mérita son nom.

PB

<sup>68</sup> NAEF, Henri: «Le Maître du Chalet», in *Hommage à l'Abbé Bovet*, Fribourg 1947, pp. 25-29.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>70</sup> BORCARD, Patrice: *Joseph Bovet. Itinéraire d'un abbé chantant*, p. 29.

PLAGE N° 23

## CHENAUX, LA GUERRE FROIDE ET LE CONSEILLER FÉDÉRAL

- TITRE: «Centenaire du Parti Radical fribourgeois»
- DESCRIPTIF: discours du conseiller fédéral Max Petitpierre, lors de la journée officielle du Centenaire du Parti Radical fribourgeois
- LIEU ET DATE: enregistré au Marché couvert de Bulle, le 25 avril 1948
- DURÉE TOTALE: 27'06"; extrait monté: 2'27"

Dans le canton de Fribourg, le vent du renouveau qui souffle sur l'après-guerre gonfle les voiles de l'opposition. Ecartés du pouvoir depuis 1856, mais galvanisés par l'élection de leur représentant Pierre Glasson au Conseil d'Etat en 1946, les radicaux estiment que l'heure de la revanche a sonné.

*Louis Blanc, Max Petitpierre  
(troisième depuis la gauche) et Pierre  
Glasson (quatrième depuis la gauche),  
Auguste Glasson (à droite).  
Centenaire du Parti Radical, Bulle,  
le 25 avril 1948.*



Le centenaire qu'ils fêtent à Bulle le dimanche 25 avril 1948<sup>71</sup> symbolise par son ampleur et sa magnificence les ambitions renouvelées du parti.

Les festivités commencent à 7 h 30<sup>72</sup>, avec une salve d'artillerie de *la Jaune*, le canon du Cercle des arts et métiers (les radicaux bullois)<sup>73</sup>. Un pèlerinage rassemble les anciens du parti à la ferme des Crêts, le berceau proclamé du radicalisme gruérien. A 10 heures, une cérémonie du souvenir honore Nicolas Chenaux à La Tour-de-Trême. Léonard Rouvenaz, ancien président du Cercle des arts et métiers et Edmond Blanc, conseiller national, canonisent le «héros des libertés gruériennes» et le «précurseur du radicalisme»<sup>74</sup>.

En fin de matinée, les héros du passé cèdent la place aux acteurs du présent. Vers 11 heures, le conseiller fédéral Max Petitpierre<sup>75</sup> arrive au Cercle des arts et métiers<sup>76</sup>. Elu au Conseil fédéral le 14 décembre 1944, le radical neuchâtelois a succédé à Marcel Pilet-Golaz. Il est en charge du Département politique (actuellement le Département fédéral des affaires étrangères).

Peu après son arrivée, un cortège rassemblant plus de 2500 personnes traverse la ville et conduit tous les invités à la cantine du Marché couvert<sup>77</sup>. Le conseiller fédéral prend la parole à l'issue du banquet officiel. Max Petitpierre pourrait se contenter d'énoncer les platitudes d'usage. Il présente un programme politique d'une brûlante actualité:

«La démocratie, telle qu'on doit l'entendre aujourd'hui, veut une organisation économique qui soit au service de la communauté nationale. Et c'est là sans doute le problème capital, à la solution duquel notre génération doit se vouer. (...) Le peuple (...), depuis la fin de la guerre, s'est prononcé contre une mainmise de l'Etat sur l'économie, mais pour une organisation qui tienne compte des exigences sociales et qui assure la protection de ceux qui sont économiquement les plus faibles.»

En 1948 commence la Guerre froide. Aiguillonnées par l'extension rapide du communisme, et contraintes de lutter contre les conséquences dramatiques de la crise de 1929 et des deux guerres, les démocraties libérales s'adaptent: le capitalisme pur et dur est tempéré par un système de protection sociale. C'est l'Etat-providence que Max Petitpierre présente aux convives du Marché couvert en ce 25 avril 1948.

CM

**71** Les radicaux célèbrent également cette année-là le centenaire de la Constitution fédérale et les retrouvailles entre radicaux «agrés» et radicaux «indépendants». Voir la série «1946, une élection, une fracture», in *La Gruyère* du 8 au 19 octobre 1996.

**72** *La Gruyère*, 24 et 27 avril 1948.

**73** Ce canon est exposé au Musée gruérien.

**74** Cette cérémonie rappelle, à un siècle de distance, la réhabilitation de l'insurgé de 1781 par décret du régime radical de 1848. BORCARD, Patrice: «Les Gruériens et l'apprentissage de la démocratie», in *Pro Fribourg*, N° 120, sept. 1998, p. 30.

**75** Sur Max Petitpierre (1899-1994), ALTERMATT, Urs: *Conseil fédéral. Dictionnaire biographique des cent premiers conseillers fédéraux*, Cabédita, Yens, 1993, pp. 431-436.

**76** Stamm des radicaux bullois situé dans la Grand-Rue à l'Hôtel du Tonnelier.

**77** Aujourd'hui Espace Gruyère.



Max Petitpierre (1899-1984). Centenaire du Parti Radical, Bulle, le 25 avril 1948.

## PLAGE N° 24

LE BONHEUR EST  
DANS L'APRÈS-GUERRE

- TITRE: «La Chaîne du Bonheur à Bulle»
- DESCRIPTIF: émission hebdomadaire d'animation, avec Roger Nordmann et Jack Rollan
- LIEU ET DATES: à Bulle, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville; émission enregistrée en public le 12 mars 1947; diffusée le 13 mars 1947
- DURÉE TOTALE: 20'; extrait monté: 3'18"

*«Fanions au vent, la grosse voiture verte de Radio-Lausanne stoppait, hier après-midi, dans la cour de l'Hôtel de Ville. La "Chaîne du Bonheur" voulait récompenser les Bullois de leur générosité. Elle organisait dans nos murs son émission hebdomadaire, qui sera diffusée ce soir sur les ondes. Une salle pleine à craquer accueillait Jack Rollan et Roger Nordmann. Il y avait là tous les petits enfants de la ville et même les grands...»*

*«La Gruyère», 13 mars 1947*

**78** ROSSIER, Serge; SCHMUTZ, Emmanuel: *Quand la radio découvrait la Suisse romande...*, Fribourg, 1997, page 25.

**79** Si l'émission régulière n'existe plus depuis 1955, la *Chaîne du Bonheur* est aujourd'hui le bras humanitaire de la SSR, qui récolte et attribue des fonds aux œuvres suisses d'entraide au profit des victimes de catastrophes causées par l'homme ou par la nature.

**80** Le cinéma Lux donne une séance spéciale du film *La Symphonie fantastique* au profit de la *Chaîne* et des soldats suisses nécessiteux (*La Gruyère*, 4 mars 1947).

*La Chaîne du Bonheur* est l'exemple par excellence d'«une radio qui veut respirer après l'étouffoir des années de guerre»<sup>78</sup>. Finie la logique du réduit, finis les carcans idéologiques qui brident le langage. Le ton se fait plus spontané, comme l'illustre l'émission lancée en 1946 par Jack Rollan et Roger Nordmann. L'humour et l'improvisation s'habillent ici d'un idéal humanitaire, dans la lignée des opérations de solidarité menées durant la guerre au profit des soldats mobilisés, des réfugiés, etc. Il s'agit maintenant de venir au secours des populations dans le besoin<sup>79</sup>.

Avec la *Chaîne*, la radio crée l'événement là où elle passe. C'est le cas à Bulle en ce mercredi de mars 1947. La presse locale en parle depuis le début du mois<sup>80</sup> et en

prolonge l'effet<sup>81</sup>. Selon le principe de l'émission, l'auditeur qui a le mieux réalisé le vœu de la semaine précédente accueille la *Chaîne* avec le privilège d'en formuler un nouveau. Bulle l'a emporté cette fois grâce à l'impulsion du Mouvement social et au concours des écoliers dans le chef-lieu.



Jack Rollan et Roger Nordmann firent de «*La Chaîne du Bonheur*» une émission culte de l'après-guerre. Neuchâtel, le 28 octobre 1948.

Résultat de la récolte: 1200 francs pour les soldats malades, 4900 signatures pour la paix et des kilos de livres.

Près de 800 personnes, en majorité des enfants, ont pris place dès 16 heures dans la grande salle de l'Hôtel de Ville. Sur la scène, les duettistes mettent l'auditoire dans leur poche, par leur verve, leur bonhomie et leurs numéros. Rollan-Nordmann: c'est le contraste entre deux voix, l'une forte et pince-sans-rire, l'autre fluette et enjouée. Leur amitié, née avant le début de l'aventure, contribue aussi à leur succès. A 30 ans (il en a aujourd'hui 86), Jack Rollan est déjà un «vieux routier de la radio»<sup>82</sup>, où il a fait entendre son timbre dès 1941. Sous cette aile protectrice, comme en témoigne le leitmotiv «Enchaîne, petit, enchaîne», s'abrite Roger Nordmann (1919-1972). Un «petit» de 27 ans, entré dans la maison un an et demi plus tôt. Enfant juif de Fribourg, cité à la fois provinciale et catholique, ce dernier est le père de Patrick Nordmann, également homme de radio.

En cette fin d'après-midi, le passé récent de Bulle refait surface de manière impromptue, et avec lui la réputation frondeuse des Gruériens, fils de Chenaux l'éternel rebelle. La faute à deux boutades de Jack Rollan<sup>83</sup>, qui plient de rire l'assistance. Personne n'a oublié que deux ans auparavant, en novembre 1944, l'émeute des bouchers<sup>84</sup> a tenu le pays en haleine, jusqu'à l'épilogue judiciaire qui date d'octobre 1945. Pierre Verdon saisit l'occasion pour en remettre une couche dans *La Gruyère* du 20 mars: «Quelle tête auront dû faire certains inspecteurs gaffeurs de la police fédérale en entendant de si doux propos sur ces Bullois que, dans un temps pas très lointain, ils représentaient comme des cervelles échauffées, des fanatiques en ébullition, d'insociables indépendants!» SJ

**81** P. V., alias Pierre Verdon, signe un billet dans la rubrique «Echos de la crapaudière», où transparait la séculaire rivalité avec la capitale cantonale. Par leurs «propos aimables pour les Gruériens», Rollan et Nordmann ont donné «une leçon de modestie à ceux pour lesquels le canton se réduit à Fribourg et à son rayonnement universitaire» (*La Gruyère*, 20 mars 1947). Rédacteur du radical *L'Indépendant*, Pierre Verdon mit aussi son talent de polémiste au service de *La Gruyère*.

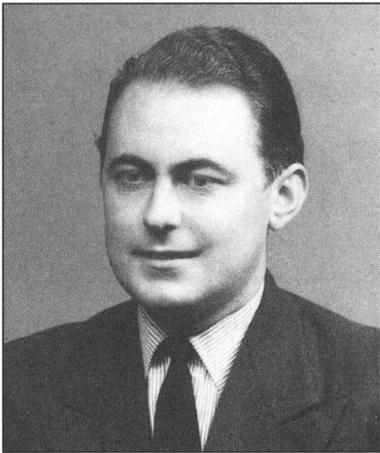
**82** NORDMANN, Roger: *Les chaînes du bonheur*, Lausanne, 1983, p. 42.

**83** «Je me suis laissé dire que ça marchait assez bien par là la boucherie...» et, histoire d'encourager les enfants à chanter plus fort, «Allons, vous êtes plus brillants dans les émeutes!» Roger Nordmann avait pourtant conseillé à son acolyte de ne pas multiplier les allusions à l'émeute de 1944, car «Berne est à l'écoute»...

**84** L'arrestation de bouchers bullois suspectés de marché noir, suivie de peu par une descente d'inspecteurs fédéraux dans une boucherie de la place, un jour de foire, tourne à l'émeute. Voir STEINAUER, Jean: *Histoires du Sud: émotions et passions dans «La Gruyère» au XX<sup>e</sup> siècle*, Bulle, 2000, pp. 19-22.

## PLAGE N° 25

## JOUTE VERBALE



Gérard Glasson (1918-1982).  
Bulle, 1946.

- TITRE: «La Suisse est belle»
- DESCRIPTIF: émission de variétés, de Raymond Colbert, avec Joël Curchod, Emile Gardaz et Michel Dénériaz. Dans l'extrait, les invités sont Jean Oberson, préfet de la Gruyère et Gérard Glasson, journaliste
- LIEU ET DATES: enregistrée à Bulle le 30 octobre 1956, diffusée le 4 et le 18 novembre 1956
- DURÉE TOTALE DE L'ÉMISSION: 180'; extrait monté: 3'05"

Mardi 30 octobre 1956, Michel Dénériaz est de passage à Bulle pour l'émission «La Suisse est belle». «Nombreux sont les écrivains et les journalistes qui ont écrit sur Bulle», annonce-t-il dans cet extrait. Il présente ensuite ses deux interlocuteurs: Jean Oberson, préfet de la Gruyère, et Gérard Glasson, journaliste. C'est à une véritable joute verbale que vont se livrer les deux invités.

Jean Oberson vient d'une famille de politiciens. Fils de préfet, il fait des études de droit et devient successivement président du Tribunal de la Glâne, puis de la Gruyère. En 1947, il est nommé par le Conseil d'Etat pour occuper le poste de préfet de la Gruyère, charge qu'il garde jusqu'en 1963<sup>85</sup>, et qu'il avait déjà occupée pendant la maladie du préfet Pierre Barras.

Gérard Glasson, plus connu sous ses initiales G.G. dont il signait ses articles, est un pur produit du radicalisme gruérien et une figure marquante de la vie bulloise. Né en 1918, il est le fils d'Alphonse Glasson, propriétaire de l'imprimerie de *La Gruyère*. Dès 1939, il collabore au journal de son père. Comme l'écrit Michel Gremaud dans son article nécrologique: «Il insuffle à *La Gruyère* le style combatif qui caractérisera

<sup>85</sup> *La Gruyère*, 17 novembre 1973.

longtemps son journal. Première cible: le monolithe conservateur de Fribourg.»<sup>86</sup> A côté de son travail de journaliste, il remplit différents mandats politiques sous les couleurs du Parti radical: député au Grand Conseil fribourgeois, conseiller général de la ville de Bulle, conseiller national.

Cette joute verbale a donc en toile de fond l'antagonisme conservateur-radical qui rythma la vie gruérienne pendant des décennies, même si l'arrivée de députés socialistes vint perturber le jeu politique d'alors. En effet, les deux formations ont cessé d'être des opposés idéologiques pour se rapprocher dans un centre-droite. Il n'empêche. Dans la Gruyère des années 1950, pareille escarmouche trouve encore sa place, ne serait-ce que pour justifier cette émission. Le présentateur se sent d'ailleurs un peu dépassé par tant de vivacité. Ses deux invités sont des esprits brillants à la répartie facile. Et si Jean Oberson s'en sort mieux que son adversaire dans les «piques» qui lui sont destinées, il est certain que G.G. a su lui répondre dans les colonnes de son journal.

AP

86 *La Gruyère*, 20 juillet 1982.



Jean Oberson (1894-1973).

## PLAGE N° 26

## LE RANZ DES VACHES

- TITRE: «La Suisse est belle»
- DESCRIPTIF: émission de variétés, de Raymond Colbert, avec Joël Curchod, Emile Gardaz et Michel Dénériaz. «Le Ranz des vaches», par le Chœur des armaillis de la Gruyère
- LIEU ET DATES: enregistrée à Bulle, le 30 octobre 1956; diffusée le 4 et le 18 novembre 1956
- DURÉE DE L'ÉMISSION: 180'; extrait: 1'25"

Lorsque la radio déplace ses micros pour une «émission de variétés», il est rare qu'ils échappent au Ranz des vaches! Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque la Fête des vigneronns en a fait son hymne officiel, ce chant pastoral connaît une vogue considérable.

Rien d'étonnant donc à ce que cet hymne figure au programme de «La Suisse est belle», cette émission animée par Joël Curchod, Emile Gardaz et Michel Dénériaz. Lorsque l'émission fait halte à Bulle, le 4 novembre 1956, la salle de l'Hôtel de Ville est «archicomble»<sup>87</sup>. Durant trois heures, ce ne fut «qu'une suite de musique, de chants, d'interviews tous rondement menés et destinés à faire connaître notre ville et ses environs».

Parmi les invités de Radio-Lausanne, il est un ensemble récemment créé, le Chœur des armaillis de la Gruyère. L'ensemble, créé quelques mois plus tôt par le professeur André Corboz, ne dispose pas encore d'une appellation contrôlée puisque le Fribourgeois évoque «ce beau groupe en costume, Le chœur des armaillis. Quant à *La Gruyère*, elle est encore plus énigmatique puisqu'elle parle d'«un chœur d'armaillis!»

<sup>87</sup> Feuille d'Avis de Bulle, 3 novembre 1956.



Le Chœur des armaillis de la Gruyère est né autour de la Poya d'Estavannens, dont les initiateurs sont André Corboz et Henri Gremaud, les fondateurs de l'ensemble vocal. Il participe dès 1956 à ce grand rassemblement pastoral, interprétant notamment en patois la messe du matin.

Sous la direction d'André Corboz, l'ensemble va rapidement se distinguer. Par sa personnalité charismatique, ce chef a profondément marqué la Gruyère musicale notamment par son exigence de justesse, son souci de la fusion et de la précision, son attachement au plain-chant. Né en 1911 à Broc, élève de Joseph Bovet et Léo Kathriner, André Corboz a poursuivi sa formation auprès d'Aloys Fornerod, Auguste Séryex et Paul van Kempen. Il suit également les cours de grégorien auprès de dom Gajard, à Solesmes, où il est conquis par la méthode de solfège de Justine Ward. Dès 1936, il enseigne au sein de l'Ecole secondaire de la Gruyère où il dirige la chorale. Son nom est attaché à plusieurs ensembles: le Groupe choral de l'Intyamon qu'il fonde en 1936, les Riondênè de Broc, le Chœur paroissial de Bulle et la Maîtrise Saint-Pierre-aux-Liens de Bulle qu'il dirige jusqu'à sa mort, en 1971.

PB

*André Corboz dirige un chœur d'armaillis constitué pour la circonstance; lors de la première Poya d'Estavannens (1956). L'ensemble prit le nom de Chœur des Armaillis de la Gruyère.*

## PLAGE N° 27

**À LA RENCONTRE  
DU BRACONNIER**


Henri Tercier (1910-1972).

- TITRE: «La Modeste prend le maquis à Charmey»
- DESCRIPTIF: interview d'un braconnier; émission estivale itinérante en voiture de reportage à travers la Suisse romande; avec Emile Gardaz, Michel Dénériaz et Jean-Pierre Goretta
- LIEU ET DATE: enregistrée à Charmey le 20 août 1962
- DURÉE TOTALE: 44'30"; durée de l'entretien: 5'12"; extrait monté: 1'59"; diffusée le soir même

En 1962, un chasseur anonyme avoue sa passion pour la braconne sur les ondes de la Radio romande. Qui est ce mystérieux interviewé? Une petite enquête nous a permis de l'identifier. D'après différents témoins<sup>88</sup>, il s'agit de Henri Tercier, dit MuttENZ.

Originaire de Vuadens, notre homme voit le jour en 1910 au hameau du Praz, à Charmey, dans la famille de Firmin et de Léontine Tercier, née Remy, dite Griffette. D'origine modeste, il pratique divers petits métiers: employé forestier, garçon de ferme, manœuvre dans le bâtiment. Plus tard, il devient maçon et entre au service de l'entreprise de construction Repond S.A. Pendant quelques années, il part travailler en Suisse allemande. Dès son retour au village, un sobriquet lui est tout trouvé: «MuttENZ». Sympathique, mais de caractère dur et solitaire, Henri Tercier restera vieux garçon.

Le personnage commence à braconner dans les années 1930, en pleine crise économique. La vallée du Javroz, entre Charmey et Cerniat, est son terrain de chasse favori. «C'était un bon coin à chevreuils, facilement accessible. Comme MuttENZ était courtaud, plutôt rondelet, il n'aimait pas trop les sommets!» raconte un témoin. Tout va donc pour le mieux. Sauf

<sup>88</sup> Nos remerciements à Jean Niquille et Raymond Rime (Charmey), ainsi qu'au neveu d'Henri, Jean-Daniel Tercier (Fribourg).

que... le «cafetier de Cerniat» veille. Le trouble-fête, mentionné dans l'interview, n'est autre que le tenancier de la pinte des Mossettes, Louis Andrey. Ce dernier dénonce à de multiples reprises MuttENZ et ses semblables aux gardes Aimé et Paul Ducry<sup>89</sup>.

Si la passion de la chasse conduit Henri Tercier hors de la légalité, elle lui permet aussi de se faire des relations «dans la haute». Il organise notamment des parties de chasse dans la vallée de la Jogne pour un certain «Comte C. H. d'Oultremont» de Bruxelles: «Ayer, Mauron, Caillet et Mr. Alfred Corboud (...) vont se mettre en route pour déjà arranger notre saison de chasse au chamois 1962. Nous comptons beaucoup sur toi pour nous aider pour mettre tout cela au point», lui écrit l'aristocrate le 3 novembre 1961. Une photo du comte et de la comtesse en tenue de chasse accompagne la lettre: «A Henri Tercier (sic) – Souvenir de mon premier chamois, tiré en sa compagnie»<sup>90</sup>.

La carrière cynégétique de MuttENZ s'interrompt le 1<sup>er</sup> décembre 1972. Ce jour-là, il boit un verre au Vieux-Chalet de Crésuz avec le garde-chasse Roger Chappalley. A la sortie du bistrot, «trompé par l'obscurité»<sup>91</sup>, il bascule par-dessus le muret qui sépare les deux parkings de l'établissement. Une mauvaise chute sur la tête lui est fatale.

La rubrique nécrologique du journal *La Gruyère* lui rend un dernier hommage le 5 décembre 1972: «Admirateur de la nature, M. Tercier était un chasseur passionné. Il connaissait les habitudes du gibier. Intrépide, il aimait à le traquer par monts et par vaux...»<sup>92</sup> Surtout par vaux. *CM*

<sup>89</sup> Aimé Ducry, né à Dompière en 1892, est tour à tour gendarme, braconnier, puis garde-chasse de la vallée de la Jogne de 1930 à 1948. A sa mort, son fils Paul prend la relève. Voir *Le Plaisant Almanach de Chalamala*, Bulle, 1967, p. 65.

<sup>90</sup> Archives privées de Jean-Daniel Tercier.

<sup>91</sup> *La Gruyère*, 5 décembre 1972, p. 2.

<sup>92</sup> *Ibid.*



«MuttENZ» (en haut au centre) était un chasseur passionné et un braconnier invétéré.

PLAGE N° 28

## LA CHOUPÂYE



Montée à l'alpage: Emy Hostettler, de Bulle, sert un verre à André Albinati, de Charmey. Bulle, devant le café du Cheval-Blanc, vers 1950.

- TITRE: «La Choupâye, par André Albinati»
- DESCRIPTIF: texte et mélodie de Cyprien Ruffieux, harmonisation de Joseph Bovet, par André Albinati, dans le cadre de l'émission de promotion des stations romandes «Fées d'hiver» de Michel Dénériaz
- LIEU ET DATE: enregistrée à Charmey, le 5 novembre 1962; diffusée le 22 novembre 1962
- DURÉE DE L'ÉMISSION: 34'; durée du chant: 1'18"

Joseph Bovet, en introduction à son recueil *Nos chansons*, écrit: «Le grand musicien Robert Schumann a dit dans ses aphorismes: "Ecoute avec soin les chants populaires, ils sont la source des plus belles mélodies et te donnent à connaître le caractère du peuple qui les chante." (...) Le peuple vibre parce qu'il se reconnaît lui-même dans la mélodie simple, parfois mélancolique et souvent émue, dans le rythme alerte et précis, dans les paroles colorées, caustiques ou tendres de ses chants.»<sup>93</sup>

André Albinati (1914-1998), si naturel dans *La Choupâye*, illustre admirablement les propos du musicien fribourgeois. Fils de Louis et d'Angéline née Quartenoud, André Albinati devint fromager à Grangeneuve d'abord, comme apprenti, puis à Massonnens et à Treyvaux. Par la suite, durant trente ans, avec passion, il fut fromager de montagne.

Musicien accompli, il jouait du bugle, du baryton, de la clarinette et du cor des Alpes. Ténor au chœur mixte de Charmey, il reçut la médaille Bene Merenti en 1975<sup>94</sup>.

SR

<sup>93</sup> BOVET, Joseph: *Nos chansons, chants populaires anciens et nouveaux* (1911), Introduction, Hauterive (Fribourg), 1928.

<sup>94</sup> PHILIPONA, Anne: «Témoignages», in *Cahiers du Musée gruérien* 1997, p. 71, relate les souvenirs de Marie-Louise et André Albinati. Voir aussi *La Gruyère*, 17 septembre 1998.

## PLAGE N° 29

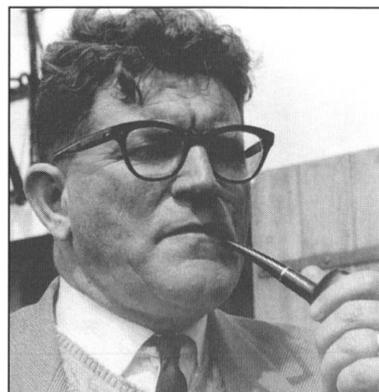
## CHARMEY, STATION D'HIVER

- TITRE: «Fées d'hiver, à Charmey»
- DESCRIPTIF: émission de promotion des stations de ski de Suisse romande intégrant un concours; interview d'Auguste Robadey par Michel Dénériaz
- LIEU ET DATES: enregistrée à Charmey, le 5 novembre 1962; diffusée le 22 novembre 1962
- DURÉE TOTALE: 34'; extrait monté: 1'24"

En hiver 1962, Michel Dénériaz parcourt les stations touristiques de la Suisse romande pour son émission *Fées d'hiver*. Il s'agit d'un jeu radiophonique qui permet de gagner un séjour dans la station pour deux personnes. C'est l'occasion pour les villages accueillant l'équipe radiophonique de présenter leur commune et d'en vanter les mérites touristiques.

Pour Charmey, qui a inauguré sa télécabine en juillet 1962, l'occasion est belle de faire un peu de publicité. Auguste Robadey est le meilleur orateur que la commune puisse trouver. La vie de cet enfant de Lessoc est ancrée dans la vallée de la Jogne, puisqu'il a été instituteur à La Valsainte pendant quinze ans avant d'être nommé à Charmey. Membre du ski-club local et excellent skieur, il est l'un des plus fervents promoteurs des installations de Charmey dont il préside le comité de direction. Il fait partie du comité d'initiative qui, dès 1958, lance un projet de remontées mécaniques. Malgré de nombreux détracteurs, le projet aboutit et est inauguré en grande pompe le 15 juillet 1962. Sans avoir la prétention des stations des Alpes valaisannes ou bernoises, les promoteurs charmeysans misent avant tout, comme le souligne Auguste Robadey, sur le «ski pour tous», accessible à tout niveau sportif et à des prix attractifs.

*Auguste Robadey (1908-1983).  
Inauguration de la télécabine, Charmey,  
juillet 1962.*





*Bénédictio des remontées mécaniques par le doyen Eugène Fragnière (1888-1977), curé de Charmey de 1922 à 1964. Inauguration de la télécabine, Charmey, juillet 1962.*

**95** BUGNARD, Pierre-Philippe: *Du télémark au grand-hélicoptère!* Charmey, Ski-Club Dents-Vertes, 1983, p. 30.

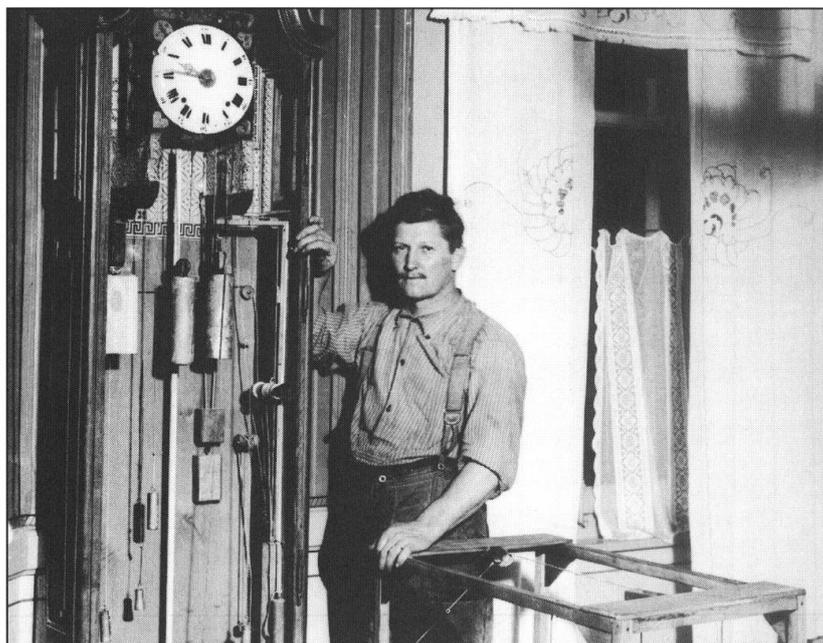
Charmey renoue donc avec une tradition touristique que le village avait déjà connue au siècle précédent alors qu'il était un lieu de villégiature très prisé en été. Il connut ensuite une période plus calme, retrouvant un attrait avec le développement du ski. Dès les années 1920, les skieurs se lancent à l'assaut des pentes enneigées. Le ski-club, fondé en 1933, projette un remonte-pente en 1946 déjà. Discussions avec les autorités et les propriétaires de terrain, devis pour le ski-lift... Le projet semble bien engagé. «Malheureusement, le manque d'intérêt de la commune et des particuliers fait échouer l'entreprise»<sup>95</sup>, relate Armand Rime, un des initiateurs du projet. L'idée est relancée dans les années 1950 et cette fois aboutit! Les remontées mécaniques représentent un nouveau pôle d'attraction pour Charmey qui connaît un développement important dans les années 1960. AP

PLAGE N° 30

**SONNERIE DE L'HORLOGE  
DE DOM HERMANN**

- TITRE: «Fées d'hiver, à Charmey»
- DESCRIPTIF: enregistrement de l'horloge construite par Dom Jean-Joseph Hermann (1753-1821), chartreux au couvent de la Part-Dieu; la sonnerie est proposée comme l'une des énigmes du jeu-concours
- LIEU ET DATE: Couvent de la Valsainte, commune de Cerniat, en 1962
- DURÉE: 1'11"

On entend, successivement, la sonnerie du réveil, le merle, le coq, le tambour, le serpent, la planche qui tombe et la couverture arrachée du lit. Voir l'article «L'horloge du moine mécanicien» aux pages 137 à 142. *DB*



*Alphonse Grandjean (1888-1958), mécanicien à Bulle, avait réussi à faire fonctionner l'horloge de Dom Hermann devant laquelle des horlogers professionnels avaient perdu leur latin.*

**PLAGE N° 3 1**  
**L'ARMAILLI**

**FACE À LA MODERNITÉ**

- TITRE: «La Modeste prend le maquis à Enney»
- DESCRIPTIF: interview d'Elie Bussard; émission estivale itinérante en voiture de reportage à travers la Suisse romande; avec Emile Gardaz, Michel Dénériaz et Jean-Pierre Goretta
- LIEU ET DATE: enregistrée à Enney le 20 août 1962; diffusée le soir même
- DURÉE TOTALE DE L'ÉMISSION: 44'30"; durée de l'entretien: 5'08"; extrait monté: 1'58"

En été 1962, les journalistes Michel Dénériaz, Emile Gardaz et Jean-Pierre Goretta parcourent les routes de Suisse romande au volant d'une voiture de reportage «La Modeste», d'où le nom de cette émission estivale: *La Modeste prend le maquis*. Le principe est le suivant: d'étape en étape, les journalistes animent l'émission par différents reportages, au hasard des rencontres.

C'est donc partis de Monthey, et allant à Charmey, qu'ils s'arrêtent sur la terrasse du bistrot d'Enney pour interviewer un «solide gaillard en bredzon qui évoque un vieux temps qui n'était peut-être pas aussi bon qu'on veut bien le dire». Mais la rencontre est-elle vraiment fortuite? L'armailli en question, qui n'est jamais nommé, est Elie Bussard, syndic de Gruyères. Il est connu de la radio, puisqu'il a déjà été interviewé. Les journalistes l'ont-ils invité à Enney? La question reste ouverte.

Elie Bussard est un personnage. Son activité au service de la communauté est remarquable. Il fut vingt ans syndic de Gruyères, charge qu'il abandonna en 1962, pour reprendre la présidence de la paroisse! Il est également député radical au Grand Conseil fribourgeois. A côté de ses mandats

politiques, il s'investit encore dans la vie publique: fondateur de la société de musique L'Appel du Manoir, membre d'honneur de la société de chant L'Echo du Moléson, membre du comité du Syndicat agricole de la Gruyère... Mais l'homme est avant tout un paysan. Il connaît la montagne pour avoir été garçon de chalet, puis armailli et teneur d'alpage.

L'interview a cela de remarquable qu'elle casse les clichés souvent recherchés, et aisément trouvés, par les journalistes radiophoniques en Gruyère sur les traditions de la paysannerie et de la montagne, traditions souvent embellies, présentant des gens simples vivant en harmonie avec la nature, ce qui est envié des gens de la ville. Ici, point de cela. L'armailli interrogé, Elie Bussard, livre un regard clair sur le monde de la montagne. Il souligne les difficultés de la vie de montagnard, regrette la disparition des «chaudières» et montre les limites financières et sociales de ce mode de vie.

L'homme n'est pas un passéiste. Il a un regard réaliste. Elie Bussard aime porter le bredzon, faire des discours en patois (sa langue maternelle) et ne renie pas ses origines. Mais il est également ouvert sur l'avenir. «A ce défenseur des traditions paysannes et à cet esprit ouvert des techniques modernes»<sup>96</sup>, peut-on lire dans l'article nécrologique paru dans *La Gruyère*. Ce souci de lier les traditions et la modernité le caractérise. «Et il s'efforçait, dans la cité comtale, de maintenir le vieux patrimoine, tout en activant le développement qu'exigent les temps modernes.»<sup>97</sup> En effet, avec Robert Boschung et Raphaël Cottier, il fut l'un des premiers promoteurs de la station du Moléson. Et c'est tout un symbole de l'entendre, dans l'interview, parler en patois de la télécabine du Moléson.

AP

<sup>96</sup> *La Gruyère*, 23 décembre 1965.

<sup>97</sup> *Ibid.*

*La fabrication du fromage vers 1940:  
Alfred Charrière au chalet En Lys.*



PLAGE N° 3 2

## PAUVRE JACQUES, VERSION BOLLER

- TITRE: «Pauvre Jacques, de Carlo Boller»
- DESCRIPTIF: version radiophonique du festival «Pauvre Jacques»; avec l'Orchestre de chambre de Radio-Lausanne, le Chœur mixte de Bulle, Madeleine Dubuis et Paul Sandoz; direction Carlo Boller; extrait des «Retrouvailles»
- LIEU ET DATE: au studio de Radio-Lausanne, le 25 septembre 1949
- DURÉE TOTALE: 75'; extrait monté: 1'54"

*Représentation de «Pauvre Jacques».  
Tir cantonal de Bulle, 1947.*

Le 25 septembre 1949, le studio de la radio tient d'une ruche en pleine activité. Ce jour-là, Carlo Boller enregistre une version radiophonique du spectacle qu'il avait monté deux ans auparavant, à l'occasion du Tir cantonal de



Bulle. A la tête du Chœur-mixte de Bulle, qu'il dirigea entre 1934 et 1952, et de l'Orchestre de chambre de Radio-Lausanne, il rejoue *Pauvre Jacques*, un festival dont il avait composé la musique, sur un texte de Fernand Ruffieux.

La version radiophonique diffère grandement du spectacle monté sur la scène bulloise en 1947. Les interprètes principaux (Justin Michel et Odette Ruffieux) ont fait place à Madeleine Dubuis, qui tient le rôle de Marie-Françoise Magnin, et à Paul Sandoz, qui joue Jacques Boschung.

La brève partie choisie ici – la durée de l'enregistrement est d'une heure et quart – s'intitule le Chant des retrouvailles. Le compositeur y utilise le thème qui court à travers toute la partition: la vieille chanson composée en 1789 par Madame de Travenet, une romance chantée lors du mariage de Jacques et Françoise. Cette mélodie, simple et facile à mémoriser, fit rapidement le tour de la France pour devenir une des romances les plus populaires de l'époque<sup>98</sup>.

C'est que l'histoire de ce couple gruérien apparaît comme le récit romantique par excellence. Né vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle à Bellegarde, Jacques Boschung tombe amoureux de la fille de son patron bullois. Mais le père Magnin ne voit pas d'un bon œil que sa fille Marie-Françoise épouse un domestique. Nommé responsable de la ferme de M<sup>me</sup> Elisabeth, sœur de Louis XVI, qui avait aménagé une ferme modèle à Montreuil, Jacques Bosson – son nom s'était francisé – se meurt de ne voir sa bien-aimée. Au point que M<sup>me</sup> Elisabeth fera venir la jeune Bulloise de la ferme de la Buchille à Paris, où les deux émigrés se marieront. Un moment immortalisé par la romance «Pauvre Jacques» que l'Europe entière chantera. Viennent la tourmente révolutionnaire et le retour des époux Bosson sur la terre de leur enfance.

C'est cette destinée aux allures pastorales que Carlo Boller et Fernand Ruffieux choisissent pour créer le festival *Pauvre Jacques*, lors du Tir cantonal de Bulle en 1947. Avec Jo Baeriswyl à la mise en scène et Jean-Marie Thorimbert aux décors, le spectacle connaît un grand succès.

La musique de Boller n'y est pas étrangère<sup>99</sup>. Le compositeur doué d'un vrai talent d'harmoniste a livré une partition originale, qui se distinguait du style bovétien auquel les oreilles fribourgeoises étaient habituées.

Le festival, chargé de romantisme, témoigne de l'esprit de cet après-guerre qui souhaite tirer un trait sur une période où la culture, et particulièrement l'art musical, fut mobilisée au service de la Patrie. PB



Carlo Boller (1896-1952).

<sup>98</sup> GREMAUD, Henri: «A propos d'une vieille chanson et d'un héros pastoral gruérien», in *Livret de Pauvre Jacques*, La Cantilène, 1987.

<sup>99</sup> MATHEY, Jean-Louis: *Inventaire du fonds musical de Carlo Boller*, Lausanne, 1988.

## PLAGE N° 33

## PAROLE DE PATOISANT

- TITRE: «Sur la place, à Gruyères»
- DESCRIPTIF: émission de variété avec Emile Gardaz; allocution d'Elie Bussard, député et syndic de Gruyères
- LIEU ET DATE: émission enregistrée à Gruyères, le 28 juillet 1961; diffusée en direct
- DURÉE TOTALE: 48'; extrait monté: 0'55" (extrait patois)

C'est au son d'une clochette qu'en cette soirée de la mi-été 1961, l'équipe des variétés de Radio-Lausanne invite «la population de Gruyères, Epagny, Pringy, Saussivue et Bouleyres» à braver la pluie pour se rassembler «sur la place» de la cité comtale, à l'occasion de l'enregistrement de l'émission du même nom.

Après la prestation de la fanfare locale L'Appel du Manoir, l'animateur explique très sérieusement à ses auditeurs que le fait d'arriver sur la place de Gruyères, «c'est un peu comme si on ouvrait le vieux grimoire des légendes». Et dire «que des gens pleins de bonnes intentions ne prennent ce nom que pour une marque de fromage», maugrée-t-il, en faisant l'apologie «d'un pays non pas où coulent le lait et le miel, mais où coulent la crème et l'esprit d'indépendance»...

La parole est ensuite laissée au syndic du lieu depuis vingt ans, Elie Bussard (1907-1965), invité à adresser une «carte de visite» à la Suisse romande. Tantôt engoncé dans les traditions, tantôt fervent défenseur du progrès technologique, l'homme est très populaire dans toute la région. Député radical pur et dur, portant fièrement le bredzon, il est «l'incarnation du Gruérien authentique», écrira *La Gruyère* à l'heure de son décès, à la fin de l'année 1965. Ses contemporains gardent notamment



*Elie Bussard (1907-1965).*

vivant le souvenir de ses discours fougueux, au cours desquels le français s'effaçait toujours bien vite devant le patois, soulevant généralement des tonnerres d'applaudissements de la part de l'assistance. Bien entendu, c'est le cas au cours de cette émission.

Après avoir présenté la commune de Gruyères dans les grandes lignes et souligné l'importance des projets en cours de réalisation – place d'aviation à Epagny, télécabine du Moléson – le bouillant homme commence à haranguer les auditeurs de sa plus grosse voix pour défendre le patois. Le rythme s'accélère alors, rendant la compréhension du texte parfois malaisée.

«Chez nous on fait encore le Conseil en patois», assène-t-il d'entrée, assurant que «quand on l'a appris comme il faut, on le garde toute sa vie». Et de citer l'exemple d'un camarade d'école, un certain Gillard croisé quelques jours auparavant, parti à l'étranger quarante années durant et ayant connu les camps de concentration, qui n'en a pas perdu un mot! Il est d'ailleurs revenu au pays avec le cœur gros en disant: «Il me fallait revoir mon Moléson!»

Eh bien, «si la Gruyère a repris du poids (ou du poil) et les montagnes leur valeur, c'est parce que Joseph Bovet et Tobi des Eclairs ont fait revaloir le patois», lance le député. D'ailleurs, «le Bon Dieu lui-même et Notre Dame ainsi que tous les Saints et les Saintes du Paradis vous plaisent de le réciter à la vie, à la mort», conclut Elie Bussard, sous un tonnerre d'applaudissements.

*MV*

PLAGE N° 34

LE CHANT

## DE LA FAMILLE RIME

- TITRE: «Le Chœur Rime de la famille Rime»
- DESCRIPTIF: le double quatuor vocal de la famille d'Emile Rime chante la chanson que lui a dédiée Joseph Bovet; présentation de Paul Pasquier
- LIEU ET DATES: présentation enregistrée le 4 mars 1953; diffusée le 14 mai 1953
- DURÉE TOTALE: 6'13"; extrait monté: 1'12"

Le Chœur de la famille Rime, ou le Chœur Rime comme il était également appelé, possède une trajectoire peu commune. Constitué de neuf frères et sœurs, tous enfants d'Emile et Rosa Rime à Gruyères, l'ensemble s'est fait un nom dans toute la Romandie durant les années cinquante jusqu'en 1964, date de sa dernière prestation.

*Le Chœur Rime. Congrès des forestiers suisses, Gruyères, le 28 août 1945.*



*Can tout amitié*

*Chant de la famille Rime à Gruyères (Chœur mixte). Jos. Bovet.*

*Al tempo moderato. Grazioso, caloroso*

1. Venez, venez, chanteurs, de toute notre ardeur, Obéis frères, chères sœurs, comme aux jours de ma:  
 2. Nous adorons-toi jours, les saints-coteaux, les combes, les chalets, les monts de la Gruy:  
 3. Béni le mon pa-ys, ton rythme nous-sévit, Nye le bi de: -ve-jos di-jambian, bi-jan =

Le 1<sup>er</sup> mars 1953, le journaliste Paul Pasquier enregistre l'ensemble dans sa ville natale. Dans sa présentation – qui n'est pas reproduite dans l'extrait gravé sur ce disque – le présentateur s'enthousiasme pour ce «fait assez rare», ce double quatuor présenté comme une attraction de la région. Paul Pasquier cite trois noms dans sa présentation. Le père Emile Rime, «enfant du pays», forestier communal et durant cinquante-quatre ans chantre d'église; l'instituteur Léon Dessarzin, directeur du chœur paroissial et «formateur» de la chorale des Rime; l'abbé Joseph Bovet, un ami de la famille. Selon Pasquier, le Chœur de la famille Rime aurait offert au musicien malade, retiré à Clarens, son dernier concert peu avant sa mort en février 1951.

Les chanteurs de Gruyères interprètent d'ailleurs un chant dont la dédicace de Joseph Bovet tient lieu de titre: *Chant de la famille Rime à Gruyères*, une pièce composée le 3 juillet 1947. L'abbé avait écrit une autre œuvre pour l'un des chanteurs de l'ensemble, qui en fut en réalité son animateur, Benoît Rime. Il s'agit de *Tsalandè*, chant de Noël pour ténor solo et chœur mixte, probablement écrit à la fin des années 1940.

«Au début, on chantait lors des fêtes de fin d'année. Les voisins venaient à la maison avec une bouteille ou un gâteau, pour partager notre joie», expliquait récemment à *La Liberté*<sup>100</sup> Tobie Rime, l'avant-dernier de la tribu. C'est un soir de 1<sup>er</sup> Août, à Gruyères, que Paul Pasquier de Radio-Lausanne les entendit pour la première fois. Ainsi débuta une «carrière» radiophonique qui culmina avec la fréquente diffusion des interprétations Rime dans l'émission dominicale *Le disque préféré de l'auditeur*. Leur répertoire intégrait aussi bien le profane que le religieux, avec un accent pour la production de l'abbé Bovet. PB

Partition originale du «Chant de la famille Rime à Gruyères» composé par Joseph Bovet, le 3 juillet 1947.

<sup>100</sup> *La Liberté*, 11 juin 2003.

## PLAGE N° 35

## HARMONIES BULLOISES

- TITRE: «Bulle»
- DESCRIPTIF: **marche de Jules-Philippe Godard, par le Corps de musique de la Ville de Bulle, direction Jules-Philippe Godard**
- LIEU ET DATE: **enregistrement effectué à l'Hôtel de Ville de Bulle, le 12 janvier 1967; diffusé le 30 janvier 1967**
- DURÉE TOTALE: **3'45''; extrait: 1'22''**

Fondé en 1803, le Corps de musique de la Ville de Bulle occupe une place importante dans la vie culturelle, sociale, civile et militaire de la cité deux siècles durant. Pas un événement nécessitant une représentation de la cité ne se déroule sans la présence du Corps de musique.

Jules-Philippe Godard (1899-1978) en fut le directeur de 1958 à 1967. Né à Liège, Jules-Philippe Godard obtint en 1914 un Premier prix de virtuosité de trompette au Conservatoire royal de Liège. Il s'installe au début de la Première Guerre mondiale à Vevey pour y approfondir ses compétences musicales, suivant des cours à l'Institut Ribaupierre auprès d'Auguste Sérieyx. Il y décroche un diplôme de piano en 1923. Il entame alors une carrière de concertiste à succès, accompagnant des cantatrices, jouant avec des violonistes de renom, faisant même une tournée de concerts à travers l'Europe et les États-Unis avec le violoniste Jacques Thibaud entre 1925 et 1927. Il collabore aussi avec de grands noms: Georges et Victor Desarzens, Alfred Cortot, Pablo Casals, Ignace Paderewski, Andrés Segovia. Trompette à l'Orchestre de Radio-Lausanne – ensemble qui deviendra, en 1942 l'Orchestre de chambre de Lausanne – Jules-Philippe Godard enseigne aussi la théorie musicale au Conservatoire de Fribourg entre 1943 et 1969.



Directeur du Corps de musique d'Yverdon (1938-1963), de la Musique militaire de Colombier (1942-1945), de l'Helvétia de Couvet (1938-1945), de la Concor dia de Fribourg (1944-1954) et de l'Harmonie lausannoise (1954-1968), Jules-Philippe Godard s'affiche également comme un important compositeur. Il transcrit Tchaïkovski, Bizet, Smetana, Glinka, Schubert, Beethoven, Bach et produit de nombreuses compositions, comme par exemple *Mouvement symphonique*, *Conte d'Andersen*, *Aux eaux douces d'Asie* et *Les Chevaliers de Malte*.

Musicien complet, aux remarquables qualités pédagogiques, Jules-Philippe Godard «ouvrit à l'Harmonie de Bulle les portes de la musique originale pour instruments à vent et leur proposa des œuvres de compositeurs fribourgeois tels que Oscar Moret (*Tournoi pastoral*) et Georges Aeby (*Entrée solennelle*)»<sup>101</sup>. Il présente également aux musiciens bullois certaines de ses compositions comme *Evocations*, *Fête printanière* ou *l'Ouverture pour la fête des brandons* ou encore des marches, dont deux sont créées à l'intention du Corps de musique de Bulle: *Bulle*, une marche avec tambours, et *Caecilia*, «offerte par la membre d'honneur Cécile Esseiva»<sup>102</sup>.

SR

*Jules-Philippe Godard (1899-1978).*

<sup>101</sup> STOLARSKI, Pierre-Alain: *Une Harmonie dans la cité, Corps de musique de la ville de Bulle (1803-2003)*, Bulle, Imprimerie du Sud, 2003, p. 94.

<sup>102</sup> *Ibid.* p. 94. Tous les renseignements de cette présentation sont issus de STOLARSKI, Pierre-Alain: *op. cit.*, pp. 92-95 et MATHEY, Jean-Louis: *Jules-Philippe Godard (1899-1978)*, Lausanne, Bibliothèque cantonale et universitaire, 1997.